BnF Gallica

# Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Hoffmann, Ernst Theodor Amadeus (1776-1822). Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann.... 1830.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisationcommerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# E. T. A. HOFFMANN.

## CONTES FANTASTIQUES.

VIII.

PARIS.

Eugène Renduel.

1830.

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# E.-T.-A. HOFFMANN.

---

## Deuxième Livraison.

7051

y2.

h2682

La première livraison des Contes Fantastiques, de E.-T. A. Hoffmann, a paru il y a deux mois ; elle contient : — le Majorat, — le Sanctus, — Salvator-Rosa, — le Violon de Crémone, — Marino Faliéri, — la Vie d'Artiste, — le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — et le Spectre Fiancé. 4 vol. in-12, papier satiné, vignettes, prix : . . . . . 12 fr.

La troisième livraison, *sous presse*, 4 vol. in-12, papier satiné vignettes, prix : . . . . . 12 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

# CONTES
# FANTASTIQUES
DE

**E.-T.-A. HOFFMANN.**

VIII.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS.

**Eugène Renduel.**

1830.

# CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME VIII.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

# L'HOMME AU SABLE.

# CONTES FANTASTIQUES.

## L'HOMME AU SABLE. *

### CHAPITRE PREMIER.

NATHANAEL A LOTHAIRE.

Sans doute, vous êtes tous remplis d'inquiétude, car il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Ma mère se fâche, Clara pense que je vis ici dans un tourbillon de joies, et

* Walter-Scott, dans sa Notice sur Hoffmann, a traduit le titre de ce conte (Der Sardmann) par : *Le Sablier.* Cette traduction est inexacte.

que j'ai oublié entièrement la douce image d'ange si profondément gravée dans mon cœur et dans mon âme. Mais il n'en est pas ainsi; chaque jour, à chaque heure du jour, je songe à vous tous, et la charmante figure de ma Clara passe et repasse sans cesse dans mes rêves; ses yeux transparens me jettent de doux regards, et sa bouche me sourit comme jadis lorsque j'arrivai auprès de vous. Hélas! comment eussé-je pu vous écrire dans la violente disposition d'esprit qui a jusqu'à présent troublé toutes mes pensées? Quelque chose d'épouvantable a pénétré dans ma vie! Les sombres pressentimens d'un avenir cruel et menaçant s'étendent sur moi, comme des nuages noirs, impénétrables aux joyeux rayons du soleil. Faut-il donc que je te dise ce qui m'arriva? Il le faut, je le vois bien; mais rien qu'en y songeant, j'entends autour

de moi comme des ricanemens moqueurs. Ah! mon bien-aimé Lothaire! comment te ferai-je comprendre un peu seulement que ce qui m'arriva, il y a peu de jours, est de nature à troubler ma vie d'une façon terrible. Si tu étais ici, tu pourrais voir par tes yeux; mais maintenant tu me tiens certainement pour un visionnaire absurde. Bref, l'horrible vision que j'ai eue, et dont je cherche vainement à éviter l'influence mortelle, consiste simplement, en ce qu'il y a peu de jours, à savoir le 30 octobre à midi, un marchand de baromètres entra dans ma chambre, et m'offrit ses instrumens. Je n'achetai rien, et je le menaçai de le précipiter du haut de l'escalier, mais il s'éloigna aussitôt.

Tu soupçonnes que des circonstances toutes particulières, et qui ont fortement marqué dans ma vie, donnent de l'impor-

tance à ce petit événement. Cela est en effet. Je rassemble toutes mes forces pour te raconter avec calme et patience quelques aventures de mon enfance, qui éclaireront toutes ces choses à ton esprit. Au moment de commencer, je te vois rire, et j'entends Clara qui dit : — Ce sont de véritables enfantillages ! — Riez, je vous en prie, riez-vous de moi du fond de votre cœur ! — Je vous en supplie ! — Mais, Dieu du ciel !.... mes cheveux se hérissent, et il me semble que je vous conjure de vous moquer de moi, dans le délire du désespoir, comme Franz Moor conjurait Daniel *. Allons, maintenant, au fait.

Hors les heures des repas, moi, mes frères et mes sœurs, nous voyions peu notre père. Il était fort occupé du service de sa charge. Après le souper, que l'on servait à sept heures, conformé-

* Dans les brigands de Schiller. Tr.

ment aux anciennes mœurs, nous nous rendions tous, notre mère avec nous, dans la chambre de travail de mon père, et nous prenions place autour d'une table ronde. Mon père fumait du tabac et buvait de temps en temps un grand verre de bière. Souvent il nous racontait des histoires merveilleuses, et ses récits l'échauffaient tellement qu'il laissait éteindre sa longue pipe ; j'avais l'office de la rallumer, et j'éprouvais une grande joie à le faire. Souvent aussi, il nous mettait des livres d'images dans les mains, et restait silencieux et immobile dans son fauteuil, chassant devant lui d'épais nuages de fumée qui nous enveloppaient tous comme dans des brouillards. Dans ces soirées-là, ma mère était fort triste, et à peine entendait-elle sonner neuf heures, qu'elle s'écriait : « Allons, enfans ! au lit..... l'Homme au Sable va

venir. Je l'entends déjà. » En effet, chaque fois, on entendait des pas pesans retentir sur les marches; ce devait être l'Homme au Sable. Une fois entre autres, ce bruit me causa plus d'effroi que d'ordinaire, je dis à ma mère qui nous emmenait : Ah! maman, qui donc est ce méchant Homme au Sable qui nous chasse toujours ? — Comment est-il?

— Il n'y a point d'Homme au Sable, me répondit ma mère. Quand je dis : l'Homme au Sable vient; cela signifie seulement que vous avez besoin de dormir, et que vos paupières se ferment involontairement, comme si l'on vous avait jeté du sable dans les yeux.

La réponse de ma mère ne me satisfit pas, et, dans mon imagination enfantine, je devinai que ma mère ne me niait l'existence de l'Homme au Sable que pour ne pas nous effrayer. Mais

je l'entendais toujours monter les marches. Plein de curiosité, impatient de m'assurer de l'existence de cet homme, je demandai enfin à la vieille servante qui avait soin de ma plus jeune sœur, quel était ce personnage.

— Eh! mon petit Nathanaël, me répondit-elle, ne sais-tu pas cela? C'est un méchant homme qui vient trouver les enfans lorsqu'ils ne veulent pas aller au lit, et qui leur jette une poignée de sable dans les yeux, à leur faire pleurer du sang. Ensuite, il les plonge dans un sac et les porte dans la pleine lune pour amuser ses petits enfans qui ont des becs tordus comme les chauves-souris, et qui leur piquent les yeux, à les faire mourir.

Dès-lors l'image de l'Homme au Sable se grava dans mon esprit d'une façon horrible; et le soir, dès que les marches retentissaient du bruit de ses pas, je

tremblais d'anxiété et d'effroi; ma mère ne pouvait alors m'arracher que ces paroles étouffées par mes larmes : l'Homme au Sable! l'Homme au Sable! Je me sauvais aussitôt dans une chambre, et cette terrible apparition me tourmentait durant toute la nuit. — J'étais déjà assez avancé en âge pour savoir que l'anecdote de la vieille servante n'était pas fort exacte, cependant l'Homme au Sable restait pour moi un spectre menaçant. J'étais à peine maître de moi, lorsque je l'entendais monter pour se rendre dans le cabinet de mon père. Quelquefois son absence durait long-temps; puis ses visites devenaient plus fréquentes, cela dura deux années. Je ne pouvais m'habituer à cette apparition étrange, et la sombre figure de cet homme inconnu ne pâlissait pas dans ma pensée. Ses rapports avec mon père occupaient de

plus en plus mon esprit, et l'envie de le voir augmentait en moi avec les ans. L'Homme au Sable m'avait introduit dans le champ du merveilleux où l'esprit des enfans se glisse si facilement. Rien ne me plaisait plus que les histoires épouvantables des génies, des démons et des sorcières; mais pour moi, dans toutes ces aventures, au milieu des apparitions les plus effrayantes et les plus bizarres, dominait toujours l'image de l'Homme au Sable que je dessinais à l'aide de la craie et du charbon, sur les tables, sur les armoires, sur les murs, partout enfin, et toujours sous les formes les plus repoussantes. Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, ma mère m'assigna une petite chambre pour moi seul. Elle était peu éloignée de la chambre de mon père. Chaque fois, qu'au moment de neuf heures, l'in-

connu se faisait entendre, il fallait encore nous retirer. De ma chambrette, je l'entendais entrer dans le cabinet de mon père, et, bientôt après, il me semblait qu'une vapeur odorante et singulière se répandît dans la maison. La curiosité m'excitait de plus en plus à connaître cet Homme au Sable. J'ouvris ma porte et je me glissai de ma chambre, dans les corridors; mais je ne pouvais rien entendre; car l'étranger avait déjà refermé la porte. Enfin, poussé par un désir irrésistible, je résolus de me cacher dans la chambre même de mon père pour attendre l'Homme au Sable.

A la taciturnité de mon père, à la tristesse de ma mère, je reconnus un soir que l'Homme au Sable devait venir. Je prétextai une fatigue extrême, et, quittant la chambre avant neuf heures, j'allai me cacher dans une pe-

tite fiche pratiquée derrière la porte. La porte craqua sur ses gonds, et des pas lents, tardifs et menaçans, retentirent depuis le vestibule jusqu'aux marches. Ma mère et tous les enfans se levèrent et passèrent devant moi. J'ouvris doucement, bien doucement, la porte de la chambre de mon père. Il était assis comme d'ordinaire, en silence et le dos tourné vers l'entrée. Il ne m'aperçut pas, je me glissai légèrement derrière lui, et j'allai me cacher sous le rideau qui voilait une armoire où se trouvaient appendus ses habits. Les pas approchaient de plus en plus, l'Homme toussait, soufflait et murmurait singulièrement. Le cœur me battait d'attente et d'effroi.— Tout près de la porte, un pas sonore, un coup violent sur le bouton, les gonds tournent avec bruit !—J'avance malgré moi la tête avec précaution, l'Homme

au Sable est au milieu de la chambre, devant mon père; la lueur des flambeaux éclaire son visage! — L'Homme au Sable, le terrible Homme au Sable, est le vieil avocat Coppelius qui vient quelquefois prendre place à notre table!

Mais la plus horrible figure ne m'eût pas causé plus d'épouvante que celle de ce Coppelius. Représente-toi un homme aux larges épaules, surmontées d'une grosse tête informe, un visage terne, des sourcils gris et touffus sous lesquels étincellent deux yeux verts arrondis comme ceux des chats, et un nez gigantesque qui s'abaisse brusquement sur ses lèvres épaisses. Sa bouche contournée, se contourne encore davantage pour former un sourire; deux taches livides s'étendent sur ses joues, et des accens à la fois sourds et siffleurs s'échappent d'entre ses dents irrégu-

lières. Coppelius se montrait toujours avec un habit couleur de cendre, coupé à la vieille mode, une veste et des culottes semblables, des bas noirs et des souliers à boucle de strass, complétaient cet ajustement. Sa petite perruque qui couvrait à peine son cou, se terminait en deux boucles à boudin que supportaient ses grandes oreilles d'un rouge vif, et allait se perdre dans une large bourse noire qui, s'agitant çà et là sur son dos, laissait apercevoir la boucle d'argent qui retenait sa cravate. Toute cette figure composait un ensemble affreux et repoussant; mais ce qui nous choquait tout particulièrement en lui, nous autres enfans, c'étaient ses grosses mains velues et osseuses; et dès qu'il les portait sur quelque objet, nous avions gardé d'y toucher. Il avait remarqué ce dégoût, et il se faisait un plaisir de toucher les gâteaux ou les

fruits que notre bonne mère plaçait sur nos assiettes. Il jouissait alors singulièrement en voyant nos yeux se remplir de larmes, et il se délectait de la privation que nous imposait notre dégoût pour sa personne. Il en agissait ainsi aux jours de fêtes, lorsque notre père nous versait un verre de bon vin. Il étendait la main, saisissait le verre qu'il portait à ses lèvres livides, et riait aux éclats de notre désespoir et de nos injures. Il avait coutume de nous nommer les petits animaux; en sa présence, il ne nous était pas permis de prononcer une parole, et nous maudissions de toute notre âme ce personnage hideux et ennemi, qui empoisonnait jusqu'à la moindre de nos joies. Ma mère semblait haïr aussi cordialement que nous le repoussant Coppelius; car dès qu'il paraissait, sa douce gaîté et ses manières pleines d'abandon, s'effaçaient pour

faire place à une sombre gravité. Notre père se comportait envers lui comme si Coppelius eût été un être d'un ordre supérieur, dont on doit souffrir les écarts, et qu'il faut se garder d'irriter: on ne manquait jamais de lui offrir ses mets favoris, et de déboucher en son honneur quelques flacons de réserve.

En voyant ce Coppelius, il se révéla à moi que nul autre que lui ne pouvait être l'Homme au Sable; mais l'Homme au Sable n'était plus à ma pensée cet ogre du conte de la nourrice, qui enlève les enfans pour les porter dans la lune à sa progéniture à bec de hibou. Non! — c'était plutôt une odieuse et fantasque créature, qui partout où elle paraissait, portait le chagrin, le tourment et le besoin, et qui causait un mal réel, un mal durable.

J'étais comme ensorcelé, ma tête restait tendue entre les rideaux, au

risque d'être découvert et cruellement puni. Mon père reçut solennellement Coppelius. — Allons, à l'ouvrage! s'écria celui-ci d'une voix sourde, en se débarrassant de son habit. Mon père, d'un air sombre, quitta sa robe de chambre, et ils se vêtirent tous deux de longues robes noires. Je n'avais pas remarqué le lieu d'où ils les avaient tirées. Mon père ouvrit la porte d'une armoire, et je vis qu'elle cachait une niche profonde où se trouvait un fourneau. Coppelius s'approcha, et du foyer s'éleva une flamme bleue. Une foule d'ustensiles bizarres apparut à cette clarté. Mais mon Dieu! quelle étrange métamorphose s'était opérée dans les traits de mon vieux père!—Une douleur violente et mal contenue semblait avoir changé l'expression honnête et loyale de sa physionomie qui avait pris une contraction satanique. Il ressemblait à

Coppelius ! Celui-ci brandissait des pinces incandescentes, et attisait les charbons ardens du foyer. Je croyais apercevoir tout autour de lui des figures humaines, mais sans yeux. Des cavités noires, profondes et souillées en tenaient la place.

— Des yeux! des yeux! s'écriait Coppelius, d'une voix sourde et menaçante.

Je tressaillis, et je tombai sur le parquet, violemment terrassé par une horreur puissante. Coppelius me saisit alors. — Un petit animal! un petit animal! dit-il en grinçant affreusement les dents. A ces mots, il me jeta sur le fourneau dont la flamme brûlait déjà mes cheveux.

— Maintenant, s'écria-t-il, nous avons des yeux, — des yeux, — une belle paire d'yeux d'enfant! Et il prit de ses mains dans le foyer une poignée

de charbons en feu qu'il se disposait à me jeter au visage, lorsque mon père lui cria, les mains jointes : Maître! maître! laisse les yeux à mon Nathanaël.

Coppelius se mit à rire d'une façon bruyante. — Que l'enfant garde donc ses yeux, et qu'il fasse son pensum dans le monde ; mais puisque le voilà, il faut que nous observions bien attentivement le mécanisme des pieds et des mains.

Ses doigts s'appesantirent alors si lourdement sur moi, que toutes les jointures de mes membres en craquèrent, et il me fit tourner les mains puis les pieds, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

— Cela ne joue pas bien partout! cela était bien comme cela était! Le vieux de là-haut a parfaitement compris cela!

Ainsi murmurait Coppelius en me

retournant; mais bientôt tout devint sombre et confus autour de moi; une douleur nerveuse agita tout mon être; je ne sentis plus rien. Une vapeur douce et chaude se répandit sur mon visage; je me réveillai comme du sommeil de la mort; ma mère était penchée sur moi.

— L'Homme au Sable est-il encore là? demandai-je en balbutiant.

— Non, mon cher enfant, il est bien loin; il est parti depuis long-temps, il ne te fera pas de mal!

Ainsi parla ma mère, et elle me baisa, et elle serra contre son cœur l'enfant chéri qui lui était rendu.

Pourquoi te fatiguerais-je plus long-temps de ces récits, mon cher Lothaire?

Je fus découvert et cruellement maltraité par ce Coppelius. L'anxiété et l'effroi m'avaient causé une fièvre ardente dont je fus malade durant quel-

ques semaines. «L'Homme au Sable est encore là.» Ce fut la première parole de ma délivrance, et le signe de mon salut. Il me reste à te raconter le plus horrible instant de mon enfance; puis tu seras convaincu qu'il n'en faut pas accuser mes yeux si tout me semble décoloré dans la vie; car un nuage sombre s'est étendu au-devant de moi sur tous les objets, et ma mort seule peut-être pourra le dissiper.

Coppelius ne se montra plus, le bruit courut qu'il avait quitté la ville.

Un an s'était écoulé, et selon la vieille et invariable coutume, nous étions assis un soir à la table ronde. Notre père était fort gai, et nous racontait une foule d'histoires divertissantes, qui lui étaient arrivées dans les voyages qu'il avait faits pendant sa jeunesse. A l'instant où l'horloge sonna neuf heures, nous entendîmes retentir les gonds de

la porte de la maison, et des pas d'une lourdeur extrême, résonner depuis le vestibule jusqu'aux marches.

— C'est Coppelius! dit ma mère en pâlissant.

— Oui! c'est Coppelius, répéta mon père d'une voix entrecoupée.

Les larmes s'échappèrent des yeux de ma mère.

—Mon ami, mon ami! s'écria-t-elle, faut-il que cela soit?

—Pour la dernière fois, répondit celui-ci. Il vient pour la dernière fois; je te le jure. Va, va-t-en avec les enfans! bonne nuit!

J'étais comme pétrifié, la respiration me manquait. Me voyant immobile, ma mère me prit par le bras.

— Viens, Nathanaël! me dit-elle.

Je me laissai entraîner dans ma chambre.

— Sois bien calme et dors. Dors!

me dit ma mère en me quittant. Mais agité par une terreur invincible, je ne pus fermer les paupières. L'horrible, l'odieux Coppelius était devant moi, les yeux étincelans; il me souriait d'un air hypocrite, et je cherchais vainement à éloigner son image. Il était à peu près minuit lorsqu'un coup violent se fit entendre. C'était comme la détonnation d'une arme à feu. Toute la maison fut ébranlée, et la porte se referma avec fracas.

— C'est Coppelius! m'écriai-je hors de moi, et je m'élançai de mon lit. Des gémissemens vinrent à mon oreille; je courus à la chambre de mon père. La porte était ouverte, une vapeur étouffante se faisait sentir, et une servante s'écriait: Ah! mon maître, mon maître!

Devant le fourneau allumé, sur le parquet, était étendu mon père, mort,

le visage déchiré. Mes sœurs, agenouillées autour de lui, poussaient d'affreuses clameurs. Ma mère était tombée sans mouvement auprès de son mari!

— Coppelius! monstre infâme! tu as assassiné mon père! m'écriai-je, et je perdis l'usage de mes sens.

Deux jours après, lorsqu'on plaça le corps de mon père dans un cercueil, ses traits étaient redevenus calmes et sereins, comme ils l'étaient durant sa vie. Cette vue adoucit ma douleur, je pensai que son alliance avec l'infernal Coppelius ne l'avait pas conduit à la damnation éternelle.

L'explosion avait réveillé les voisins. Cet événement fit sensation, et l'autorité qui en eut connaissance somma Coppelius de paraître devant elle. Mais il avait disparu de la ville, sans laisser de traces.

Quand je te dirai, mon digne ami,

que ce marchand de baromètres n'était autre que ce misérable Coppelius, tu comprendras l'excès d'horreur que me fit éprouver cette apparition ennemie. Il portait un autre costume; mais les traits de Coppelius sont trop profondément empreints dans mon âme pour que je puisse les méconnaître. D'ailleurs, Coppelius n'a pas même changé son nom. Il se donne ici pour un mécanicien piémontais, et se fait nommer Giuseppe Coppola.

Je suis résolu à venger la mort de mon père, quoi qu'il en arrive. Ne parle point à ma mère de cette cruelle rencontre. — Salue la charmante Clara, je lui écrirai dans une disposition d'esprit plus tranquille.

---

## CHAPITRE II.

### CLARA A NATHANAEL.

Il est vrai que tu ne m'as pas écrit depuis long-temps, mais cependant je crois que tu me portes dans ton âme et dans tes pensées; car tu songeais assurément à moi avec beaucoup de vivacité, lorsque, voulant envoyer ta

dernière lettre à mon frère Lothaire, tu la souscrivis de mon nom. Je l'ouvris avec joie, et je ne m'aperçus de mon erreur qu'à ces mots : *Ah! mon bien-aimé Lothaire!* — Alors, sans doute, j'aurais dû n'en pas lire davantage, et remettre la lettre à mon frère.—Tu m'as quelquefois reproché en riant que j'avais un esprit si paisible et si calme que si la maison s'écroulait, j'aurais encore la constance de remettre en place un rideau dérangé, avant que de m'enfuir; cependant je pouvais à peine respirer, et tout semblait tourbillonner devant mes yeux. — Ah! mon bien-aimé Nathanaël! je tremblais et je brûlais d'apprendre par quelles infortunes ta vie avait été traversée! Séparation éternelle, oubli, éloignement de toi, toutes ces pensées me frappaient comme autant de coups de poignard. — Je lus et je relus! Ta peinture du repoussant

Coppelius est affreuse. J'appris pour la première fois de quelle façon cruelle était mort ton excellent père. Mon frère, que je remis en possession de ce qui lui appartenait, essaya de me calmer; mais il ne put réussir. Ce Giuseppe Coppola était sans cesse sur mes pas, et je suis presque confuse d'avouer qu'il a troublé, par d'effroyables songes, mon sommeil toujours si profond et si tranquille. Mais bientôt, dès le lendemain déjà, tout s'était présenté à ma pensée sous une autre face. Ne sois donc point fâché contre moi, mon tendrement aimé Nathanaël, si Lothaire te dit qu'en dépit de tes funestes pressentimens au sujet de Coppelius, ma sérénité n'a pas été le moindrement altérée.

Je te dirai sincèrement ma pensée. Toutes ces choses effrayantes que tu nous rapportes, me semblent avoir pris

naissance en toi-même : le monde extérieur et réel n'y a que peu de part. Le vieux Coppelius était sans doute peu attrayant; mais, comme il haïssait les enfans, cela vous causa, à vous autres enfans, une véritable horreur pour lui.

Le terrible Homme au Sable de la nourrice se rattacha tout naturellement, dans ton intelligence enfantine, au vieux Coppelius, qui, sans que tu puisses t'en rendre compte, est resté pour toi un fantôme de tes premiers ans. Ses entrevues nocturnes avec ton père n'avaient sans doute d'autre but que de faire des expériences alchymiques, ce qui affligeait ta mère, car il en coûtait vraisemblablement beaucoup d'argent; et ces travaux, en remplissant son époux d'un espoir trompeur, devaient le détourner des soins de sa famille. Ton père a sans doute

causé sa mort par sa propre imprudence, et Coppelius ne saurait en être accusé. Croirais-tu que j'ai demandé à notre vieux voisin l'apothicaire si, dans les essais chimiques, ces explosions instantanées pouvaient donner la mort? Il m'a répondu affirmativement, en me décrivant longuement à sa manière comment la chose pouvait se faire, et en me citant un grand nombre de mots bizarres, dont je n'ai pu retenir un seul dans ma mémoire. — Maintenant tu vas te fâcher contre ta Clara. Tu diras : il ne pénètre dans cette âme glacée nul de ces rayons mystérieux qui embrassent souvent l'homme de leurs ailes invisibles ; elle n'aperçoit que la surface bariolée du globe, et elle se réjouit comme un fol enfant à la vue des fruits dont l'écorce dorée cache un venin mortel.

Mon bien-aimé Nathanaël, ne penses-

tu pas que le sentiment d'une puissance ennemie qui agit d'une manière funeste sur notre être, ne puisse pénétrer dans les âmes riantes et sereines? —Pardonne, si moi, simple jeune fille, j'entreprends d'exprimer ce que j'éprouve à l'idée d'une semblable lutte. Peut-être ne trouverai-je pas les paroles propres à peindre mes sentimens, et riras-tu, non de mes pensées, mais de la gaucherie que je mettrai à les rendre.

S'il est en effet une puissance occulte qui plonge ainsi traîtreusement en notre sein ses griffes ennemies, pour nous saisir et nous entraîner dans une route dangereuse que nous n'eussions pas suivie; s'il est une telle puissance, il faut qu'elle se plie à nos goûts et à nos convenances, car ce n'est qu'ainsi qu'elle obtiendra de nous quelque créance, et qu'elle gagnera dans notre cœur la place dont elle a besoin pour

accomplir son ouvrage. Que nous ayons assez de fermeté, assez de courage pour reconnaître la route où doivent nous conduire notre vocation et nos penchans, pour la suivre d'un pas tranquille, notre ennemi intérieur périra dans les vains efforts qu'il fera pour nous faire illusion. Lothaire ajoute que la puissance ténébreuse, à laquelle nous nous donnons, crée souvent en nous des images si attrayantes, que nous produisons nous-mêmes le principe dévorant qui nous consume. C'est le fantôme de notre propre *nous*, dont l'influence agit sur notre âme, et nous plonge dans l'enfer ou nous ravit au ciel. — Je ne comprends pas bien les dernières paroles de Lothaire, et je pressens seulement ce qu'il pense ; et cependant il me semble que tout cela est rigoureusement vrai. Je t'en supplie, efface entièrement de ta pensée l'avocat

Coppelius et le marchand de baromètres Giuseppe Coppola. Sois convaincu que ces figures étrangères n'ont aucune influence sur toi; ta croyance en leur pouvoir peut seule les rendre puissantes. Si chaque ligne de ta lettre ne témoignait de l'exaltation profonde de ton esprit, si l'état de ton âme ne m'affligeait jusqu'au fond du cœur, en vérité, je pourrais plaisanter sur ton Homme au Sable et ton avocat chimiste. Sois libre, esprit faible! sois libre! — Je me suis promis de jouer auprès de toi le rôle d'ange gardien, et de bannir le hideux Coppola par un fou rire, s'il devait jamais revenir troubler tes rêves. Je ne le redoute pas le moins du monde, lui et ses vilaines mains, et je ne souffrirai pas qu'il me gâte mes friandises, ni qu'il me jette du sable aux yeux.

A toujours, mon bien-aimé Nathanaël.

## CHAPITRE III.

### NATHANAEL A LOTHAIRE.

Je suis très-fâché que Clara, par une erreur que ma négligence avait causée il est vrai, ait brisé le cachet de la lettre que j'écrivais. Elle m'a adressé une épître remplie d'une philosophie profonde, par laquelle elle

me démontre explicitement que Coppelius et Coppola n'existent que dans mon cerveau, et qu'ils sont des fantômes de mon *moi* qui s'évanouiront en poudre dès que je les reconnaîtrai pour tels. On ne se douterait jamais que l'esprit qui scintille de ses yeux clairs et touchans, comme une aimable émanation du printemps, soit aussi intelligent et qu'il puisse raisonner d'une façon aussi méthodique! Elle s'appuie de ton autorité. Vous avez parlé de moi ensemble! on lui fait sans doute un cours de logique pour qu'elle voie sainement les choses et qu'elle fasse des distinctions subtiles. — Renonce à cela! je t'en prie.

Au reste, il est certain que le mécanicien Giuseppe Coppola n'est pas l'avocat Coppelius. J'assiste à un cours chez un professeur de physique nouvellement arrivé dans cette ville, qui

est d'origine italienne et qui porte le nom du célèbre naturaliste Spalanzani. Il connaît Coppola, depuis longues années, et d'ailleurs, il est facile de reconnaître à l'accent du mécanicien, qu'il est véritablement Piémontais.

Coppelius était un Allemand, bien qu'il n'en eût pas le caractère. Cependant je ne suis pas entièrement tranquillisé. Tenez-moi toujours, vous deux, pour un sombre rêveur, mais je ne puis me débarrasser de l'impression que Coppelius et son affreux visage ont produite sur moi. Je suis heureux qu'il ait quitté la ville, comme me l'a dit Spalanzani. Ce professeur est un singulier personnage, un homme rond, aux pommettes saillantes, le nez pointu et les yeux perçans. Mais tu le connaîtras mieux que je ne pourrais te le peindre, en regardant le portrait de Cagliostro, gravé par Chodowiecki;

tel est Spalanzani. Dernièrement en montant à son appartement, je m'aperçus qu'un rideau, qui est ordinairement tiré sur une porte de verre, était un peu écarté. J'ignore moi-même comme je vins à regarder à travers la glace. Une femme de la plus riche taille, magnifiquement vêtue, était assise dans la chambre, devant une petite table sur laquelle ses deux mains jointes étaient appuyées. Elle était vis-à-vis de la porte, et je pouvais contempler ainsi sa figure ravissante. Elle sembla ne pas m'apercevoir, et en général ses yeux paraissaient fixes, je dirai même qu'ils manquaient des rayons visuels; c'était comme si elle eût dormi les yeux ouverts. Je me trouvai mal à l'aise et je me hâtai de me glisser dans l'amphithéâtre qui est voisin de là. Plus tard j'appris que la personne que j'avais vue, était la fille de Spalanzani,

nommée Olimpia, qu'il renfermait avec tant de rigueur que personne ne pouvait approcher d'elle. — Cette mesure cache quelque mystère, et Olimpia a sans doute une imperfection grave. Mais pourquoi t'écrire ces choses? j'aurais pu te les raconter de vive voix. Sache que, dans quinze jours, je serai près de vous autres. Il faut que je revoie mon ange, ma Clara; alors, s'effacera l'impression qui s'est emparée de moi, ( je l'avoue ) depuis sa triste lettre si raisonnable. C'est pourquoi je ne lui écris pas aujourd'hui.

Adieu.

---

## CHAPITRE IV.

On ne saurait imaginer rien de plus bizarre et de plus merveilleux que ce qui arriva à mon pauvre ami, le jeune étudiantNathanaël,et que j'entreprends aujourd'hui de raconter. Qui n'a, un jour, senti sa poitrine se remplir de

pensées étranges? Qui n'a éprouvé un bouillonnement intérieur qui faisait affluer son sang avec violence dans ses veines, et colorait ses joues d'un sombre incarnat? Vos regards semblent alors chercher des images fantasques dans l'espace, et vos paroles s'exhalent en sons entrecoupés. En vain, vos amis vous entourent et vous interrogent sur la cause de votre délire. On veut peindre avec leurs brillantes couleurs, leurs ombres et leurs vives lumières, les figures vaporeuses que l'on aperçoit, et l'on s'efforce inutilement de trouver des paroles pour rendre sa pensée. On voudrait reproduire au premier mot, tout ce que ces apparitions offrent de merveilles, de magnificences, de sombres horreurs, de gaîtés inouïes, afin de frapper ses auditeurs comme par un coup électrique; mais chaque lettre vous semble glaciale, décolorée,

sans vie. On cherche et l'on cherche encore, on balbutie et l'on murmure, et les questions timides de vos amis viennent frapper, comme le souffle des vents de la nuit, votre imagination brûlante qu'elles ne tardent pas à tarir et à éteindre. Mais, si, en peintre habile et hardi, on a jeté en traits rapides une esquisse de ces images intérieures, il est facile d'en ranimer peu à peu le coloris fugitif, et de transporter ses auditeurs au milieu de ce monde que notre âme a créé. Pour moi, personne, je dois l'avouer, ne m'a jamais interrogé sur l'histoire du jeune Nathanaël; mais on sait que je suis un de ces auteurs qui, dès qu'ils se trouvent dans l'état que je viens de décrire, se figurent que ceux qui les entourent et même le monde entier, brûlent du désir de connaître ce qu'ils ont en l'âme. La singularité de l'aventure m'avait

frappé, c'est pourquoi je me tourmentais pour en commencer le récit d'une manière séduisante et originale. « Il était une fois ! » beau commencement pour assoupir dès le début. « Dans la petite ville de S***, vivait... » ou bien d'entrer aussitôt *medias in res*, comme : « Qu'il aille au diable ! s'écriait, la fureur et l'effroi peints dans ses yeux égarés, l'étudiant Nathanaël, lorsque le marchand de baromètres, Giuseppe Coppola.... » J'avais en effet commencé d'écrire de la sorte, lorsque je crus voir quelque chose de bouffon dans les yeux égarés de l'étudiant Nathanaël ; et vraiment l'histoire n'est nullement facétieuse. Il ne me vint sous ma plume aucune phrase qui reflétât le moins du monde l'éclat du coloris de mon image intérieure. Je résolus alors de ne pas commencer du tout. On voudra donc bien prendre les trois lettres que mon ami Lothaire a

eu la bonté de me communiquer, pour l'esquisse de mon tableau que je m'efforcerai, durant le cours de mon récit, d'animer de mon mieux. Peut-être réussirai-je, comme les bons peintres de portrait, à marquer maint personnage d'une touche expressive, de manière à le faire trouver ressemblant sans qu'on ait vu l'original, à éveiller le souvenir d'un objet encore inconnu; peut-être aussi parviendrai-je à persuader à mon lecteur que rien n'est plus fantastique et plus fou que la vie réelle, et que le poète se borne à en recueillir un reflet confus, comme dans un miroir mal poli.

Et afin que l'on sache dès le commencement ce qu'il est nécessaire de savoir, je dois ajouter, comme éclaircissement à ces lettres, que bientôt après la mort du père de Nathanaël, Clara et Lothaire, enfans d'un parent éloigné,

mort aussi depuis peu, furent recueillis par la mère de Nathanaël, dans sa famille. Clara et Nathanaël se sentirent un vif penchant l'un pour l'autre, contre lequel personne sur la terre n'eut rien à opposer. Ils étaient donc fiancés l'un à l'autre, lorsque Nathanaël quitta sa ville natale, pour aller terminer ses études à Goettingue. Il se trouve là dans sa dernière lettre, et il suit des cours chez le célèbre professeur de physique Spalanzani.

Maintenant, je pourrais continuer bravement mon récit, mais l'image de Clara se présente si vivement à mon esprit que je ne saurais en détourner les yeux. Ainsi m'arrivait-il toujours lorsqu'elle me regardait avec un doux sourire. — Clara ne pouvait point passer pour belle : c'est ce que prétendaient tous ceux qui s'entendent d'office à juger de la beauté. Cepen-

dant les architectes louaient la pureté des lignes de sa taille, les peintres trouvaient son dos, ses épaules et son sein formés d'une façon peut-être trop chaste; mais tous, ils étaient épris de sa ravissante chevelure, qui rappelait celle de la Madeleine de Corregio, et ne tarissaient point sur la richesse de son teint, digne de Battoni. L'un d'eux, en véritable fantasque, comparait ses yeux à un lac de Ruisdaël, où se mirent l'azur du ciel, l'émail des fleurs, et les feux animés du jour. Les poètes et les virtuoses allaient plus loin. — Que me parlez-vous de lac, de miroir! disaient-ils. Pouvons-nous contempler cette jeune fille sans que son regard fasse jaillir de notre âme des chants et des harmonies célestes! Clara avait l'imagination vive et animée d'un enfant joyeux et innocent, un cœur de femme, tendre et délicat, une intelli-

gence pénétrante et lucide. Les esprits légers et présomptueux ne réussissaient point auprès d'elle; car, tout en conservant sa nature silencieuse et modeste, le regard pétillant de la jeune fille et son sourire ironique semblaient leur dire : Pauvres ombres que vous êtes, espérez-vous passer à mes yeux pour des figures nobles, pleines de vie et de sève? — Aussi accusait-on Clara d'être froide, prosaïque et insensible; mais d'autres, qui voyaient mieux la vie, aimaient inexprimablement cette charmante fille. Toutefois, nul ne l'aimait plus que Nathanaël, qui cultivait les sciences et les arts avec goût et énergie. Clara chérissait Nathanaël de toutes les forces de son âme; leur séparation lui causa ses premiers chagrins. Avec quelle joie elle se jeta dans ses bras lorsqu'il revint à la maison paternelle, comme il l'avait annoncé

dans sa lettre à Lothaire. Ce que Nathanaël avait espéré arriva. Dès qu'il vit sa fiancée il oublia et l'avocat Coppelius, et la lettre métaphysique de Clara, qui l'avait choqué; tous ses soucis se trouvèrent effacés.

Mais, cependant, Nathanaël avait dit vrai en écrivant à son ami Lothaire : la figure du repoussant Coppola avait exercé une funeste influence sur son âme. Dès les premiers jours de son arrivée, on s'aperçut que Nathanaël avait entièrement changé d'allure. Il s'abandonnait à de sombres rêveries, et se conduisait d'une façon singulière. La vie pour lui n'était plus que rêves et pressentimens; il parlait toujours de la destinée des hommes qui, se croyant libres, sont balottés par les puissances invisibles et leur servent de jouet, sans pouvoir leur échapper. Il alla même plus loin, il prétendit que c'était folie que

de croire à des progrès dans les arts et dans les sciences, fondés sur nos forces morales, car l'exaltation, sans laquelle on est incapable de produire, ne vient pas de notre âme, mais d'un principe extérieur, dont nous ne sommes pas les maîtres.

Clara éprouvait un éloignement profond pour ces idées mystiques, mais elle s'efforçait vainement de les réfuter. Seulement, lorsque Nathanaël démontrait que Coppelius était le mauvais principe qui s'était attaché à lui depuis le moment où il s'était caché derrière un rideau pour l'observer, et que ce démon ennemi troublerait leurs heureuses amours d'une manière cruelle, Clara devenait tout-à-coup sérieuse, et disait : Oui, Nathanaël, Coppelius est un principe ennemi qui troublera notre bonheur, si tu ne le ban

nis de ta pensée : sa puissance est dans ta crédulité.

Nathanaël irrité de voir Clara rejeter l'existence du démon, et l'attribuer à la seule faiblesse d'âme, voulut procéder à ses preuves par toutes les doctrines mystiques de la Daemonologie; mais Clara rompit la discussion avec humeur en l'interrompant par une phrase indifférente, au grand chagrin de Nathanaël. Celui-ci pensa alors que les âmes froides renfermaient ces mystères à leur propre insu, et que Clara appartenait à cette nature secondaire; aussi se promit-il de ne rien négliger pour l'initier à ces secrets. Le lendemain matin, tandis que Clara préparait le déjeuner, il vint se placer près d'elle et se mit à lui lire divers passages de ses livres mystiques.

— Mais, mon cher Nathanaël, dit

Clara après quelques instans d'attention, que dirais-tu si je te regardais comme le mauvais principe qui influe sur mon café? Car si je passais mon temps à t'écouter lire et à te regarder dans les yeux, comme tu l'exiges, mon café bouillonnerait déjà sur les cendres, et vous n'auriez tous rien à déjeuner.

Nathanaël referma le livre avec violence, et parcourut la chambre d'un air irrité. Jadis, il excellait à composer des histoires agréables et animées qu'il écrivait avec art, et Clara trouvait un plaisir excessif à les entendre; mais depuis, ses compositions étaient devenues sombres, vagues, inintelligibles, et il était facile de voir au silence de Clara qu'elle les trouvait peu agréables. Rien n'était plus mortel pour Clara, que l'ennui; dans ses regards et dans ses discours, se trahissaient aussitôt un

sommeil et un engourdissement insurmontables; et les compositions de Nathanaël étaient devenues véritablement fort ennuyeuses. Son humeur contre la disposition froide et positive de sa fiancée s'accroissait chaque jour, et Clara ne pouvait cacher le mécontentement que lui faisait éprouver le sombre et fastidieux mysticisme de son ami; c'est ainsi qu'insensiblement leurs âmes s'éloignaient de plus en plus l'une de l'autre. Enfin, Nathanaël nourrissant toujours la pensée que Coppelius devait troubler sa vie, en vint à le prendre pour le sujet d'une de ses poésies. Il se représenta avec Clara, liés d'un amour tendre et fidèle; mais au milieu de leur bonheur, une main noire s'étendait de temps en temps sur eux, et leur ravissait quelqu'une de leurs joies. Enfin, au moment où ils se trouvaient devant l'autel où ils de-

vaient être unis, l'horrible Coppelius apparaissait et touchait les yeux charmans de Clara qui s'élançaient aussitôt dans le sein de Nathanaël, où ils pénétraient avec l'ardeur de deux charbons ardens. Coppelius s'emparait de lui et le jetait dans un cercle de feu qui tournait avec la rapidité de la tempête, et l'entraînait au milieu de sourds et bruyans murmures. C'était un déchaînement, comme lorsque l'ouragan fouette avec colère les vagues écumantes qui grandissent et s'abaissent dans leur lutte furieuse, ainsi que des noirs géans à têtes blanchies. Du fond de ces gémissemens, de ces cris, de ces bruissemens sauvages, s'élevait la voix de Claire : « Ne peux-tu donc pas me regarder, » disait-elle. « Coppelius t'a abusé, ce n'était pas mes yeux qui brûlaient dans ton sein, c'étaient les gouttes bouillantes de ton propre sang pris

au cœur. J'ai mes yeux, regarde-moi! » Tout-à-coup le cercle de feu cessa de tourner, les mugissemens s'apaisèrent, Nathanaël vit sa fiancée; mais c'était la mort décharnée qui le regardait d'un air amical avec les yeux de Claire.

En composant ce morceau, Nathanaël resta fort calme et réfléchi; il lima et améliora chaque vers, et comme il s'était soumis à la gêne des formes métriques, il n'eut pas de relâche jusqu'à ce que le tout fût bien pur et harmonieux. Mais lorsqu'il eut enfin achevé sa tâche, et qu'il relut ses stances, une horreur muette s'empara de lui, et il s'écria avec effroi : Quelle voix épouvantable se fait entendre! — Ensuite il reconnut qu'il avait réussi à composer des vers remarquables, et il lui sembla que l'esprit glacial de Clara devait s'enflammer à leur lecture, quoiqu'il ne se rendît pas bien compte de la

nécessité d'enflammer l'esprit de Clara, et du désir qu'il avait de remplir son âme d'images horribles et de pressentimens funestes à leur amour. — Nathanaël et Clara se trouvaient dans le petit jardin de la maison. Clara était très-gaie, parce que, depuis trois jours que Nathanaël était occupé de ses vers, il ne l'avait pas tourmentée de ses prévisions et de ses rêves. De son côté, Nathanaël parlait avec plus de vivacité et semblait plus joyeux que de coutume. Clara lui dit : Enfin, je t'ai retrouvé tout entier; tu vois bien que nous avons tout-à-fait banni le hideux Coppelius? — Nathanaël se souvint alors qu'il avait ses vers dans sa poche. Il tira aussitôt le cahier où ils se trouvaient, et se mit à les lire. Clara, s'attendant à quelque chose d'ennuyeux, comme de coutume, et se résignant, se mit à tricoter paisiblement. Mais les nuages

noirs s'amoncelant de plus en plus devant elle, elle laissa tomber son ouvrage et regarda fixément Nathanaël. Celui-ci continua sans s'arrêter, ses joues se colorèrent, des larmes coulèrent de ses yeux; enfin, en achevant, sa voix s'éteignit, et il tomba dans un abattement profond. — Il prit la main de Clara, et prononça plusieurs fois son nom en soupirant. Clara le pressa doucement contre son sein, et lui dit d'une voix grave : Nathanaël, mon bien-aimé Nathanaël! jette au feu cette folle et absurde histoire!

Nathanaël se leva aussitôt, et s'écria en repoussant Clara : — Loin de moi, stupide automate! et il s'échappa. Clara répandit un torrent de larmes. — Ah! s'écria-t-elle, il ne m'a jamais aimée, car il ne me comprend pas. Et elle se mit à gémir. — Lothaire entra dans le bosquet. Clara fut obligée de lui con-

ter ce qui venait de se passer. Il aimait sa sœur de toute son âme, chacune de ses paroles excita sa fureur, et le mécontentement qu'il nourrissait contre Nathanaël et ses rêveries fit place à une indignation profonde. Il courut le trouver, et lui reprocha si durement l'insolence de sa conduite envers Claire, que le fougueux Nathanaël ne put se contenir plus long-temps.

Les mots de fat, d'insensé et de fantasque furent échangés contre ceux d'âme matérielle et vulgaire. Le combat devint dès-lors inévitable. Ils résolurent de se rendre le lendemain matin derrière le jardin, et de s'attaquer, selon les usages académiques, avec de courtes rapières. Ils se séparèrent d'un air sombre. Clara avait entendu une partie de ce débat; elle prévit ce qui devait se passer. — Arrivés sur le lieu du combat, Lothaire et Nathanaël ve-

naient de se dépouiller silencieusement de leurs habits, et ils s'étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre, les yeux étincelans d'une ardeur meurtrière, lorsque Clara ouvrit précipitamment la porte du jardin, et se jeta entre eux.

— Vous me tuerez avant que de vous battre, forcenés que vous êtes! Tuez-moi! oh! tuez-moi! Voudriez-vous que je survécusse à la mort de mon frère ou à celle de mon amant!

Lothaire laissa tomber son arme, et baissa les yeux en silence; mais Nathanaël sentit renaître en lui tous les feux de l'amour; il revit Clara telle qu'il la voyait autrefois; son épée s'échappa de sa main, et il se jeta aux pieds de Clara.

— Pourras-tu jamais me pardonner, ô ma Clara, ma chérie, mon unique amour! Mon frère Lothaire, oublieras-tu mes torts?

Lothaire s'élança dans ses bras; ils s'embrassèrent tous les trois en pleurant, et se jurèrent de rester éternellement unis par l'amour et par l'amitié.

Pour Nathanaël, il lui semblait qu'il fût déchargé d'un poids immense qui l'accablait, et qu'il eût trouvé assistance contre les influences funestes qui avaient terni son existence. Après trois jours de bonheur, passés avec ses amis, il repartit pour Goettingen, où il devait séjourner un an, puis revenir pour toujours dans sa ville natale.

On cacha à la mère de Nathanaël tout ce qui avait trait à Coppelius; car on savait qu'elle ne pouvait songer sans effroi à cet homme à qui elle attribuait la mort de son mari.

---

## CHAPITRE V.

Quel fut l'étonnement de Nathanaël, lorsque voulant entrer dans sa demeure, il vit que la maison toute entière avait brûlé, et qu'il n'en restait qu'un monceau de décombres, autour desquels s'élevaient les quatre murail-

les nues et noircies. Bien que le feu eût éclaté dans le laboratoire du chimiste, situé au plus bas étage, les amis de Nathanaël étaient parvenus à pénétrer courageusement dans sa chambre, et à sauver ses livres, ses manuscrits et ses instrumens. Le tout avait été transporté dans une autre maison, où ils avaient loué une chambre dans laquelle Nathanaël s'installa. Il ne remarqua pas d'abord qu'il demeurait vis-à-vis du professeur Spalanzani, et il ne s'attacha pas beaucoup à contempler Olimpia, dont il pouvait distinctement apercevoir la figure, bien que ses traits restassent couverts d'un nuage causé par l'éloignement. Mais enfin il fut frappé de voir Olimpia rester durant des heures entières dans la même position, telle qu'il l'avait entrevue un jour à travers la porte de glace; inoccuppée, les mains

posées sur une petite table et les yeux invariablement dirigés vers lui. Nathanaël s'avouait qu'il n'avait jamais vu une si belle taille; mais l'image de Clara était dans son cœur, et il resta indifférent à la vue d'Olimpia; seulement, de temps en temps, il jetait un regard furtif, pardessus son compendium, vers la belle statue. C'était-là tout.

Un jour, il était occupé à écrire à Clara, lorsqu'on frappa doucement à sa porte. A son invitation, on l'ouvrit, et la figure repoussante de Coppola se montra dans la chambre. Nathanaël se sentit remué jusqu'au fond de l'âme; mais songeant à ce que Spalanzani lui avait dit au sujet de son compatriote Coppola, et à ce qu'il avait promis à sa bien-aimée, touchant l'Homme au Sable Coppelius, il eut honte de sa faiblesse enfantine, et il fit un effort sur

lui-même pour parler avec douceur à cet étranger.

— Je n'achète point de baromètres, mon cher ami, lui dit-il. Allez, et laissez-moi seul.

Mais Coppola s'avança jusqu'au milieu de la chambre et lui dit d'une voix rauque, en contractant sa vaste bouche pour lui faire former un horrible sourire : — Vous ne voulez point de baromètres? mais z'ai aussi à vendre des youx, des zolis youx !

— Des yeux, dis-tu? s'écria Nathanaël hors de lui, comment peux-tu avoir des yeux?

Mais en un instant, Coppola se fut débarrassé de ses tubes, et fouillant dans une poche immense, il en tira des lunettes qu'il déposa sur la table.

— Ce sont des lunettes, des lunettes pour mettre sur le nez! Des youx! des bons youx, signor!

En parlant ainsi, il ne cessait de retirer des lunettes de sa poche, en si grand nombre, que la table où elles se trouvaient, frappée par un rayon du soleil, étincela tout-à-coup d'une mer de feux prismatiques. Des milliers d'yeux semblaient darder des regards flamboyans sur Nathanaël; mais il ne pouvait détourner les siens de la table; Coppola ne cessait d'y amonceler des lunettes, et ces regards devenant de plus en plus innombrables, étincelaient toujours davantage et formaient comme un faisceau de rayons sanglans qui venaient se perdre sur la poitrine de Nathanaël. Frappé d'un effroi sans nom, il s'élança sur Coppola, et arrêta son bras au moment où il plongeait encore une fois sa main dans sa poche pour en tirer de nouvelles lunettes, bien que toute la table en fût encombrée.

— Arrête, arrête, homme terrible! lui cria-t-il.

Coppola se débarrassa doucement de lui, en ricanant et en disant : — Allons, allons, ce n'est pas pour vous, signor! Mais voici des lorgnettes, des zolies lorgnettes! Et en un clin-d'œil, il eut fait disparaître toutes les lunettes, et tiré d'une autre poche une multitude de lorgnettes de toutes les dimensions. Dès que les lunettes eurent disparu, Nathanaël redevint calme, et songeant à Clara, il se persuada que toutes ces apparitions naissaient de son cerveau. Coppola ne fut plus à ses yeux un magicien et un spectre effrayant, mais un honnête opticien dont les instrumens n'offraient rien de surnaturel; et pour tout réparer, il résolut de lui acheter quelque chose. Il prit donc une jolie lorgnette de poche, artistement travaillée, et pour en faire l'essai, il s'ap-

procha de la fenêtre. Jamais il n'avait trouvé un instrument dont les verres fussent aussi exacts et aussi bien combinés pour rapprocher les objets sans nuire à la perspective, et pour les reproduire dans toute leur exactitude. Il tourna involontairement la lorgnette vers l'appartement de Spalanzani. Olimpia était assise comme de coutume, devant la petite table, les mains jointes. Nathanaël s'aperçut alors pour la première fois de la beauté des traits d'Olimpia. Les yeux seuls lui semblaient singulièrement fixes et comme morts : mais plus il regardait à travers la lunette, plus il semblait que les yeux d'Olimpie s'animassent de rayons humides. C'était comme si le point visuel se fût allumé subitement, et ses regards devenaient à chaque instant plus vivaces et plus brillans. Nathanaël perdu dans la contemplation de la céleste Olimpie, était enchaîné

près de la fenêtre, comme par un charme. Le bruit qui se fit entendre près de lui, le réveilla de son rêve. C'était Coppola qui le tirait par l'habit.

—*Tre Zechini*, trois ducats, lui disait-il.

Nathanaël avait complètement oublié l'opticien; il lui paya promptement le prix qu'il lui demandait.

—N'est-ce pas, une belle lorgnette, une belle lorgnette? dit Coppola en laissant échapper un gros rire.

—Oui, oui! répondit Nathanaël avec humeur. Adieu, mon cher ami. Allez, allez!

Et Coppola quitta la chambre, non sans lancer un singulier regard à Nathanaël qui l'entendit rire aux éclats, en descendant.

— Sans doute il se moque de moi, parce que j'ai payé trop cher cette lorgnette! se dit-il.

En ce moment, un soupir plaintif se fit entendre derrière lui. Nathanaël put à peine respirer, tant fut grand son effroi. Il écouta quelques instans.—Clara a bien raison de me traiter de visionnaire, dit-il enfin. Mais n'est-il pas singulier que l'idée d'avoir payé trop cher cette lorgnette à Coppola, m'ait causé un sentiment d'épouvante?

Il se remit alors à sa table pour terminer sa lettre à Clara, mais un regard jeté vers la fenêtre, lui apprit qu'Olimpie était encore là; et au même instant, poussé par une force irrésistible, il saisit la lorgnette de Coppola et ne se détacha des regards séducteurs de sa belle voisine qu'au moment où son camarade Sigismond vint l'appeler pour se rendre au cours du professeur Spalanzani. Le rideau de la porte de glace était soigneusement abaissé, il ne put voir Olimpia. Les deux jours sui-

vans, elle se déroba également à ses regards, bien qu'il ne quittât pas un instant la fenêtre, la paupière collée contre le verre de sa lorgnette. Le troisième jour même, les rideaux des croisées s'abaissèrent. Plein de désespoir, brûlant d'ardeur et de désir, il courut hors de la ville. Partout l'image d'Olimpie flottait devant lui dans les airs; elle s'élevait au-dessus de chaque touffe d'arbre, de chaque buisson, et elle le regardait avec des yeux étincelans, du fond des ondes claires de chaque ruisseau. Celle de Clara était entièrement effacée de son âme; il ne songeait à rien qu'à Olimpia, et il s'écriait en gémissant : Astre brillant de mon amour, ne t'es-tu donc levé que pour disparaître aussitôt, et me laisser dans une nuit profonde!

---

## CHAPITRE VI.

En rentrant dans sa demeure, Nathanaël s'aperçut qu'un grand mouvement avait lieu dans la maison du professeur. Les portes étaient ouvertes, on apportait une grande quantité de meubles; les fenêtres des premiers

étages étaient levées, des servantes affairées, allaient et venaient, armées de longs balais; et des menuisiers, des tapissiers, faisaient retentir la maison de coups de marteau. Nathanaël s'arrêta dans la rue, frappé de surprise. Sigismond s'approcha de lui, et lui dit en riant : Hé bien, que dis-tu de notre vieux Spalanzani?

Nathanaël lui répondit qu'il ne pouvait absolument rien dire du professeur, attendu qu'il ne savait rien sur lui, mais qu'il ne pouvait assez s'étonner du bruit et du tumulte qui régnaient dans cette maison toujours si monotone et si tranquille. Sigismond lui apprit alors que Spalanzani devait donner le lendemain une grande fête, concert et bal, et que la moitié de l'université avait été invitée. On répandait le bruit que Spalanzani laisserait paraître, pour la première fois, sa fille

Olimpia qu'il avait cachée jusqu'alors, avec une sollicitude extrême à tous les yeux.

Nathanaël trouva chez lui une lettre d'invitation, et se rendit, le cœur agité, chez le professeur, à l'heure fixée, lorsque les voitures commençaient à affluer, et que les salons resplendissaient déjà de lumières. La réunion était nombreuse et brillante. Olimpia parut dans un costume d'une richesse extrême et d'un goût parfait. On ne pouvait se défendre d'admirer ses formes et ses traits. Ses épaules, légèrement arrondies, la finesse de sa taille qui ressemblait à un corsage d'une guêpe, avaient une grâce extrême, mais on remarquait quelque chose de mesuré et de raide dans sa démarche qui excita quelques critiques. On attribua cette gêne à l'embarras que lui causait le monde si nouveau pour elle. Le con-

cert commença. Olimpia joua du piano avec une habileté sans égale, et elle dit un air de bravoure, d'une voix si claire et si argentine, qu'elle ressemblait au son d'une cloche de cristal. Nathanaël était plongé dans un ravissement profond; il se trouvait placé aux derniers rangs des auditeurs, et l'éclat éblouissant des bougies, l'empêchait de bien reconnaître les traits d'Olimpia. Sans être vu, il tira la lorgnette de Coppola et se mit à contempler la belle cantatrice. Dieu! quel fut son délire! Il vit alors que les regards pleins de désir de la charmante Olimpia cherchaient les siens, et que les expressions d'amour de son chant, semblaient s'adresser à lui. Les roulades brillantes, retentissaient aux oreilles de Nathanaël comme le frémissement céleste de l'amour heureux, et lorsqu'enfin le morceau se termina par un

long trillo qui retentit dans la salle en éclats harmonieux, il ne put s'empêcher de s'écrier dans son extase : Olimpia! Olimpia! Tous les yeux se tournèrent vers Nathanaël, les étudians, qui se trouvèrent près de lui, se mirent à rire. L'organiste de la cathédrale, prit un air sombre et lui fit signe de se contenir. Le concert était terminé, le bal commença.

—Danser avec elle! Avec elle! — Ce fut là le but de tous les désirs de Nathanaël, de tous ses efforts; mais comment s'élever à ce degré de courage; l'inviter, elle, la reine de la fête? Cependant! il ne sut lui-même comment la chose s'était faite; mais la danse avait déjà commencé lorsqu'il se trouva tout près d'Olimpia qui n'avait pas encore été invitée, et après avoir balbutié quelques mots, sa main se plaça dans la sienne. La main d'Olim-

pia était glacée, et dès cet attouchement, il se sentit lui-même pénétré d'un froid mortel. Il regarda Olimpia; l'amour et le désir parlaient dans ses yeux, et alors il sentit aussitôt les artères de cette main froide battre avec violence, et un sang brûlant circuler dans ces veines glaciales. Nathanaël frémit, son cœur se gonfla d'amour; de son bras, il ceignit la taille de la belle Olimpia et traversa, avec elle, la foule des walseurs. Jusqu'alors il se croyait danseur consommé et fort attentif à l'orchestre; mais à la régularité toute rhythmique avec laquelle dansait Olimpie, et qui le mettait souvent hors de toute mesure, il reconnut bientôt combien son oreille avait jusqu'alors défailli. Toutefois, il ne voulut plus danser avec aucune autre femme, et il eût volontiers égorgé quiconque se fût approché d'Olimpia pour l'invi-

ter. Mais cela n'arriva que deux fois, et, à la grande surprise de Nathanaël, il put danser avec elle durant toute la fête.

Si Nathanaël eût été en état de voir quelque chose outre Olimpia, il n'eût pas évité des querelles funestes; car des murmures moqueurs, des rires mal étouffés, s'échappaient de tous les groupes de jeunes gens dont les regards curieux s'attachaient à la belle Olimpia, sans qu'on pût en connaître le motif. Echauffé par la danse, par le punch, Nathanaël avait déposé sa timidité naturelle; il avait pris place auprès d'Olimpia, et, sa main dans la sienne, il lui parlait de son amour en termes exaltés que personne ne pouvait comprendre, ni Olimpia, ni lui-même. Cependant elle le regardait invariablement dans les yeux; et soupirant avec ardeur, elle

faisait sans cesse entendre ces exclamations : Ah! ah! ah!

— O femme céleste, créature divine, disait Nathanaël, rayon de l'amour qu'on nous promet dans l'autre vie! Ame claire et profonde dans laquelle se mire tout mon être!

Mais Olimpia se bornait à soupirer de nouveau et à répondre : Ah! ah!

Le professeur Spalanzani passa plusieurs fois devant les deux amans et se mit à sourire avec satisfaction, mais d'une façon singulière, en les voyant ensemble. Cependant du milieu d'un autre hémisphère où l'amour l'avait transporté, il sembla bientôt à Nathanaël, que les appartemens du professeur devenaient moins brillans; il regarda autour de lui, et ne fut pas peu effrayé, en voyant que les deux dernières bougies qui étaient restées allumées, menaçaient de s'étein-

dre. Depuis long-temps la musique et la danse avaient cessé.

—Se séparer, se séparer! s'écria-t-il avec douleur et dans un profond désespoir. Il se leva alors pour baiser la main d'Olimpia, mais elle s'inclina vers lui et des lèvres glacées reposèrent sur ses lèvres brûlantes! — La légende de la Morte Fiancée lui vint subitement à l'esprit, il se sentit saisi d'effroi, comme lorsqu'il avait touché la froide main d'Olimpia; mais celle-ci le retenait pressé contre son cœur, et dans leurs baisers, ses lèvres semblaient s'échauffer du feu de la vie.

Le professeur Spalanzani traversa lentement la salle déserte; ses pas retentissaient sur le parquet, et sa figure, entourée d'ombres vacillantes, lui donnait l'apparence d'un spectre.

— M'aimes-tu? — M'aimes-tu, Olimpia? — Rien que ce mot! — M'aimes-

tu? Ainsi murmurait Nathanaël. Mais Olimpia soupira seulement, et prononça en se levant : Ah! ah!

— Mon ange, dit Nathanaël, ta vue est pour moi un phare qui éclaire mon âme pour toujours!

—Ah! ah! répliqua Olimpia en s'éloignant. Nathanaël la suivit; ils se trouvèrent devant le professeur.

— Vous vous êtes entretenu bien vivement avec ma fille, dit le professeur en souriant. Allons, allons, mon cher monsieur Nathanaël, si vous trouvez du goût à converser avec cette jeune fille timide, vos visites me seront fort agréables.

Nathanaël prit congé, et s'éloigna emportant le ciel dans son cœur.

---

## CHAPITRE VII.

Le lendemain, la fête de Spalanzani fut l'objet de toutes les conversations. Bien que le professeur eût fait tous ses efforts pour se montrer d'une façon splendide, on trouva toutefois mille choses à critiquer, et l'on s'attacha surtout à déprécier la raide et muette

Olimpia, que l'on accusa de stupidité complète; on s'expliqua par ce défaut le motif qui avait porté Spalanzani à la tenir cachée jusqu'alors. Nathanaël n'entendit pas ces propos sans colère; mais il garda le silence, car il pensait que ces misérables ne méritaient pas qu'on leur démontrât que leur propre stupidité les empêchait de connaître la beauté de l'âme d'Olimpia.

— Fais-moi un plaisir, frère, lui dit un jour Sigismond; dis-moi comment il se fait qu'un homme sensé comme toi, se soit épris de cette automate, de cette figure de cire?

Nathanaël allait éclater, mais il se remit promptement, et il répondit: — Dis-moi, Sigismond, comment il se fait que les charmes célestes d'Olimpia aient échappé à tes yeux clairvoyans, à ton âme ouverte à toutes les impressions du beau! Mais je rends grâce au

sort de ne t'avoir point pour rival, car il faudrait alors que l'un de nous tombât sanglant aux pieds de l'autre!

Sigismond vit bien où en était son ami; il détourna adroitement le propos, et ajouta, après avoir dit qu'en amour on ne pouvait juger d'aucun objet: — Il est cependant singulier qu'un grand nombre de nous aient porté le même jugement sur Olimpia. Elle nous a semblé... — ne te fâche point, frère, — elle nous a semblé à tous, sans vie et sans âme. Sa taille est régulière, ainsi que son visage, il est vrai, et elle pourrait passer pour belle si ses yeux lui servaient à quelque chose. Sa marche est bizarrement cadencée, et chacun de ses mouvemens lui semble imprimé par des rouages qu'on fait successivement agir. Son jeu, son chant, ont cette mesure régulière et désagréable qui rappelle le jeu de la machine;

il en est de même de sa danse. Cette Olimpia est devenue pour nous un objet de répulsion, et nous ne voudrions rien avoir de commun avec elle, car il nous semble qu'elle appartient à un ordre d'êtres inanimés, et qu'elle fait semblant de vivre.

Nathanaël ne s'abandonna pas aux sentimens d'amertume que firent naître en lui ces paroles de Sigismond. Il répondit simplement et avec gravité : —Pour vous autres, âmes prosaïques, il se peut qu'Olimpia vous soit un être étrange. Une organisation semblable ne se révèle qu'à l'âme d'un poète ! Ce n'est qu'à moi que s'est adressé le feu de son regard d'amour; ce n'est que dans Olimpia que j'ai retrouvé mon être. Elle ne se livre pas, comme les esprits superficiels à des conversations vulgaires, elle prononce peu de mots, il est vrai; mais ce peu de mots, c'est comme l'hié-

roglyphe du monde invisible, monde plein d'amour et de connaissance de la vie intellectuelle en contemplation de l'éternité. Tout cela aussi n'a pas de sens pour vous et ce sont autant de paroles perdues!

—Dieu te garde, mon cher camarade! dit Sigismond avec douceur et d'un ton presque douloureux; mais, il me semble que tu es en mauvais chemin. Compte sur moi, si tout..... non, je ne veux pas t'en dire davantage.

Nathanaël crut voir tout-à-coup que le froid et prosaïque Sigismond lui avait voué une amitié loyale, et il lui serra cordialement la main.

Nathanaël avait complètement oublié qu'il y avait dans le monde une Clara qu'il avait aimée autrefois. Sa mère, Lothaire, tous ces êtres étaient sortis de sa mémoire; il ne vivait plus que pour Olimpia, auprès de laquelle il se

rendait sans cesse pour lui parler de son amour, de la sympathie des âmes, des affinités psychiques, toutes choses qu'Olimpia écoutait d'un air fort édifié. Nathanaël tira des profondeurs de son pupitre tout ce qu'il avait écrit autrefois, poésies, fantaisies, visions, romans, nouvelles; ces élucubrations s'augmentaient chaque jour de sonnets et de stances recueillies dans l'air bleu ou au clair de la lune, et il lisait toutes ces choses à Olimpia, sans se fatiguer. Mais aussi il n'avait jamais trouvé un auditeur aussi admirable. Elle brodait et ne tricotait pas, elle ne regardait pas par la fenêtre, elle ne nourrissait pas d'oiseau, elle ne jouait pas avec un petit chien, avec un chat favori, elle ne contournait pas un morceau de papier dans ses doigts, elle n'essayait pas de calmer un bâillement par une petite toux forcée; bref, elle

le regardait durant des heures entières sans se reculer, et sans se remuer, et son regard devenait de plus en plus brillant et animé; seulement, lorsque Nathanaël se levait enfin, et prenait sa main pour la porter à ses lèvres, elle disait: Ah! ah! puis: Bonne nuit, mon ami.

— Ame sensible et profonde! s'écriait Nathanaël en rentrant dans sa chambre; toi seule, toi seule au monde tu sais me comprendre! — Il frémissait de bonheur en songeant aux rapports intellectuels qui existaient entre lui et Olimpia et qui s'augmentaient chaque jour, et il lui semblait qu'une voix intérieure lui eût exprimé les sentimens de la charmante fille du professeur. Il fallait bien qu'il en eût été ainsi, car Olimpia ne prononçait jamais d'autres mots que ceux que j'ai cités. Mais lorsque Nathanaël se souvenait dans ses momens lucides, (comme le matin

en se réveillant lorsque l'âme est à *jeûn* d'impressions) du mutisme et de l'inertie d'Olimpia, il se consolait en disant : Que sont les mots ? — Rien que des mots? Son regard céleste en dit plus que tous les langages. Son cœur est-il donc forçé de se resserrer dans le cercle étroit de nos besoins, et d'imiter nos cris plaintifs et misérables, pour exprimer sa pensée ?

Le professeur Spalanzani parut enchanté des liaisons de sa fille avec Nathanaël, et il en témoigna sa satisfaction d'une manière non équivoque, en disant qu'il laisserait sa fille choisir librement son époux. — Encouragé par ces paroles, le cœur brûlant de désirs, Nathanaël résolut de supplier, le lendemain, Olimpia de lui dire en paroles expresses, ce que ses regards lui donnaient à entendre depuis si long-temps. Il chercha l'anneau que sa mère lui

avait donné en le quittant, car il voulait le mettre au doigt d'Olimpia, en signe d'union éternelle.

Tandis qu'il se livrait à cette recherche, les lettres de Lothaire et de Clara tombèrent sous ses mains; il les rejeta avec indifférence, trouva l'anneau, le passa à son doigt, et courut auprès d'Olimpia. Il montait déjà les degrés, et il se trouvait sous le vestibule, lorsqu'il entendit un singulier fracas. Le bruit semblait venir de la chambre d'étude de Spalanzani : un trépignement, des craquemens, des coups sourds frappés contre une porte, et entremêlés de malédictions et de jurements.

— Lâcheras-tu! lâcheras-tu! infâme! misérable! Après y avoir sacrifié mon corps et ma vie!

— Ah! ah! ah! ah! Ce n'était pas là notre marché. Moi j'ai fait les yeux!

— Moi les rouages!
— Imbécille, avec tes rouages!
— Maudit chien!
— Misérable horloger!
— Éloigne-toi, satan!
— Arrête, vil manœuvre!
— Bête infernale! t'en iras-tu?
— Lâcheras-tu!

C'était la voix de Spalanzani et celle de l'horrible Coppelius, qui se mêlaient et tonnaient ensemble. Nathanaël, saisi d'effroi, se précipita dans le cabinet. Le professeur avait pris un corps de femme par les épaules, l'italien Coppola le tenait par les pieds, et ils se l'arrachaient, et ils le tiraient d'un côté et de l'autre, luttant avec fureur pour le posséder. Nathanaël recula tremblant d'horreur, en reconnaissant cette figure pour celle d'Olimpia; enflammé de colère, il s'élança

sur ces deux furieux pour leur enlever sa bien-aimée, mais au même instant Coppola arracha avec vigueur le corps d'Olimpia des mains du professeur, et le soulevant, il l'en frappa si violemment qu'il tomba à la renverse par dessus la table, au milieu des fioles, des cornées et des cylindres qui se brisèrent en mille éclats. Coppola mit alors le corps sur ses épaules et descendit rapidement l'escalier, en riant aux éclats. On entendait les pieds d'Olimpia, qui pendait sur son dos, frapper les degrés de bois et retentir comme une matière dure. Nathanaël resta immobile. Il n'avait vu que trop distinctement que la figure de cire d'Olimpia n'avait pas d'yeux, et que de noires cavités lui en tenaient lieu. C'était un automate sans vie. Spalanzani se débattait sur le parquet; des éclats de verre l'avaient blessé à la tête, à la poi-

trine et aux bras, et son sang jaillissait avec abondance; mais il ne tarda pas à recueillir ses forces.

— Poursuis-le ! poursuis-le !.... que tardes-tu. — Coppelius, le misérable Coppelius m'a ravi mon meilleur automate. J'y ai travaillé vingt ans.... j'y ai sacrifié mon corps et ma vie !... les rouages, la parole, tout, tout était de moi. Les yeux..... il te les avait volés. Le scélérat!.... Cours après lui.... rapporte-moi mon Olimpia..... en voilà les yeux....

Nathanaël aperçut alors sur le parquet une paire d'yeux sanglans qui le regardaient fixement. Spalanzani les saisit et les lui lança si vivement qu'ils vinrent frapper sa poitrine. Le délire le saisit alors et confondit toutes ses pensées.

—Hui, hui, hui!... s'écria-t-il en pirouettant. Tourne, tourne, cercle de

feu !.... tourne belle poupée de bois... allons walsons gaîment ! . . . gaîment belle poupée !....

A ces mots, il se jeta sur le professeur et lui tordit le col. Il l'eût infailliblement étranglé, si quelques personnes attirées par le bruit, n'étaient accourues et n'avaient délivré des mains du furieux Nathanaël le professeur, dont on pansa aussitôt les blessures. Sigismond eut peine à se rendre maître de son camarade, qui ne cessait de crier d'une voix terrible : « Allons walsons gaîment ! gaîment belle poupée ! » et qui frappait autour de lui à coups redoublés. Enfin on parvint à le renverser, et à le garrotter. Sa parole s'affaiblit et dégénéra en un rugissement sauvage. Le malheureux Nathanaël resta en proie au plus affreux délire. On le transporta dans l'hospice des fous.

---

## CHAPITRE VIII.

Avant que de m'occuper de l'infortuné Nathanaël, je dirai d'abord à ceux qui ont pris quelque intérêt à l'habile mécanicien et fabricant d'automates, Spalanzani, qu'il fut complètement guéri de ses blessures. Il se vit toute-

fois forcé de quitter l'université, parce que l'histoire de Nathanaël avait produit une grande sensation, et qu'on regarda comme une insolente tromperie la conduite qu'il avait tenue en menant sa poupée de bois dans les cercles de la ville où elle avait eu quelque succès. Les juristes trouvaient cette ruse d'autant plus punissable qu'elle avait été dirigée contre le public, et avec tant de finesse qu'à l'exception de quelques étudians profonds, personne ne l'avait deviné, bien que, depuis, chacun se vantât d'avoir conçu quelques soupçons. Les uns prétendaient avoir remarqué qu'Olimpia éternuait plus souvent qu'elle ne bâillait, ce qui choque tous les usages. C'était, disait-on, le résultat du mécanisme intérieur qui craquait alors d'une manière distincte. A ce sujet, le professeur de poésie et d'éloquence prit une prise, frappa sur

sa tabatière, et dit solennellement : Vous n'avez pas trouvé le point où gît la question, messieurs. Le tout est une allégorie, une métaphore continuée. — Me comprenez-vous? *Sapienti sat!* — Mais un grand nombre de gens ne se contenta pas de cette explication. L'histoire de l'automate avait jeté de profondes racines dans leur âme, et il se glissa en eux une affreuse méfiance envers les figures humaines. Beaucoup d'amans, afin d'être bien convaincus qu'ils n'étaient pas épris d'une automate, exigèrent que leurs maîtresses dansassent hors de mesure, et chantassent un peu faux ; ils voulurent qu'elles se missent à tricoter lorsqu'ils leur faisaient la lecture, et avant toutes choses ils exigèrent d'elles qu'elles parlassent quelquefois *réellement*, c'est-à-dire que leurs paroles exprimassent quelquefois des sentimens et des pen-

sées, ce qui fit rompre la plupart des liaisons amoureuses.

Coppola avait disparu avant Spalanzani.

Nathanaël se réveilla un jour comme d'un rêve pénible et profond. Il ouvrit les yeux, et se sentit ranimé par un sentiment de bien-être infini, par une douce et céleste chaleur. Il était couché dans sa chambre, dans la maison de son père; Clara était penchée sur son lit, auprès duquel se tenaient sa mère et Lothaire.

— Enfin, enfin, mon bien-aimé Nathanaël! — Tu nous es donc rendu!

Ainsi parlait Clara d'une voix attendrie, en serrant dans ses bras son Nathanaël, dont les larmes coulèrent en abondance.

— Ma Clara! ma Clara! s'écria-t-il, saisi de douleur et de ravissement.

Sigismond, qui avait fidèlement

veillé près de son ami, entra dans la chambre. Nathanaël lui tendit la main : Mon camarade, mon frère, lui dit-il, tu ne m'as donc pas abandonné !

Toutes les traces de la folie avaient disparu, et bientôt les soins de sa mère, de ses amis et de sa bien-aimée lui rendirent toutes ses forces. Le bonheur avait reparu dans cette maison. Un vieil oncle auquel personne ne songeait, était mort, et avait légué à la mère de Nathanaël une propriété étendue, située dans un lieu pittoresque, à une petite distance de la ville. C'est là où ils voulaient tous se retirer, la mère, Nathanaël avec sa Clara qu'il devait épouser, et Lothaire. Nathanaël était devenu plus doux que jamais ; il avait retrouvé la naïveté de son enfance, et il appréciait bien alors l'âme pure et céleste de Clara. Personne ne lui rappelait, par le plus léger souve-



BIBLIOTHÈQUE ROYALE

nir, ce qui s'était passé. Lorsque Sigismond s'éloigna, Nathanaël lui dit seulement : Par Dieu, frère ! j'étais en mauvais chemin, mais un ange m'a ramené à temps sur la route du ciel ! Cet ange, c'est Clara ! — Sigismond ne lui en laissa pas dire davantage de crainte de le ramener à des idées fâcheuses.

Le temps vint où ces quatre êtres heureux devaient aller habiter leur domaine champêtre. Dans la journée, ils traversèrent ensemble les rues de la ville pour faire quelques emplettes. La haute tour de la maison de ville jetait son ombre gigantesque sur le marché.

— Si nous montions là-haut pour contempler encore une fois nos belles montagnes ! dit Clara.

Ce qui fut dit, fut fait. Nathanaël et Clara montèrent ; la mère retourna

au logis avec la servante, et Lothaire, peu désireux de gravir tant de marches, resta au bas du clocher. Bientôt les deux amans se trouvèrent près l'un de l'autre, sur la plus haute galerie de la tour, et leurs regards plongèrent dans les bois parfumés, derrière lesquels s'élevaient les montagnes bleues, comme des villes de géans.

— Vois donc ce singulier bouquet d'arbres qui semble s'avancer vers nous! dit Clara.

Nathanaël fouilla machinalement dans sa poche; il y trouva la lorgnette de Coppelius. Il la porta à ses yeux et vit l'image de Clara! Ses artères battirent avec violence, des éclairs pétillaient de ses yeux, et il se mit à mugir comme une bête féroce; puis, il fit vingt bonds dans les airs, et s'écria en riant aux éclats : Belle poupée! walse gaîment! gaîment, belle poupée. —

Saisissant alors Clara avec force, il voulut la précipiter du haut de la galerie; mais, dans son désespoir, Clara s'attacha nerveusement à la balustrade. Lothaire entendit les éclats de rire du furieux Nathanaël, il entendit les cris d'effroi de Clara; un horrible pressentiment s'empara de lui, il monta rapidement; la porte du second escalier était fermée.—Les cris de Clara augmentaient sans cesse. Éperdu de rage et d'effroi, il poussa si violemment la porte, qu'elle céda enfin. Les cris de Clara devenaient de plus en plus faibles : « Au secours... sauvez-moi, sauvez-moi... » Ainsi se mourait sa voix dans les airs. — Elle est morte, — assassinée par ce misérable! s'écriait Lothaire. La porte de la galerie était également fermée. Le désespoir lui donna des forces surnaturelles, il la fit sauter de ses gonds. — Dieu du

ciel! Clara était balancée dans les airs hors de la galerie par Nathanaël; une seule de ses mains serrait encore les barreaux de fer du balcon. Rapide comme l'éclair, Lothaire s'empare de sa sœur, l'attire vers lui, et frappant d'un coup vigoureux Nathanaël, au visage, il le force de se dessaisir de sa proie.

Lothaire se précipita rapidement jusqu'au bas des marches, emportant dans ses bras sa sœur évanouie. — Elle était sauvée. — Nathanaël, resté seul sur la galerie, la parcourait en tous sens, et bondissait dans les airs en s'écriant : Tourne, cercle de feu! tourne! — La foule s'était assemblée à ses cris, et, du milieu d'elle, on voyait Coppelius qui dépassait ses voisins de la hauteur des épaules. On voulut monter au clocher pour s'emparer de l'insensé; mais Coppelius dit en riant : Ah! ah! Attendez

un peu! il descendra tout seul! —Et il se mit à regarder comme les autres.

Nathanaël s'arrêta tout-à-coup immobile. Il se baissa, regarda Coppelius, et s'écria d'une voix perçante : Ah! des beaux youx! des jolis youx. Et il se précipita par-dessus la galerie.

Dès que Nathanaël se trouva étendu sur le pavé, la tête brisée, Coppelius disparut.

On assure que quelques années après, on vit Clara dans une contrée éloignée, assise devant une jolie maison de plaisance qu'elle habitait. Près d'elle, étaient son heureux mari et trois charmans enfans. Il faudrait en conclure que Clara trouva enfin le bonheur domestique que lui promettait son âme sereine et paisible, et que n'eût jamais pu lui procurer le fougueux et exalté Nathanaël.

FIN DE L'HOMME AU SABLE.

# LA COUR D'ARTUS.

# LA COUR D'ARTUS.

Quiconque a vu la ville commerçante de Dantzig, connaît, sans nul doute, la belle salle où s'assemblent les marchands, et qu'on nomme *la cour d'Artus*. Vers midi, le négoce y fait affluer une multitude innombrable d'hommes

de toutes les nations, et on y entend un bourdonnement perpétuel, comme au milieu d'une ruche d'abeilles industrieuses. Mais quand l'heure de la bourse est écoulée, quand on ne voit plus dans ces longues travées, qui unissent deux rues, que quelques personnes passant rapidement, l'aspect de la cour d'Artus devient plus pittoresque, et c'est alors qu'il faut la visiter. Un clair-obscur magique se répand à travers les fenêtres assombries. Les sculptures bizarres et les peintures qui ornent la salle semblent s'animer et se mouvoir. Des cerfs avec leurs immenses ramures, des chiens hâletans et furieux fixent sur vous leurs yeux brillans, et font baisser vos regards ; et la royale statue de marbre, qui s'élève au milieu de l'enceinte, paraît plus imposante par son isolement. Le grand tableau où sont représentés toutes les

vertus et tous les vices, portant leurs noms écrits en latin, perd déjà sensiblement de sa moralité; car les pâles vertus se distinguent à peine sous les couches grises de la vétusté, tandis que les belles figures des vices, relevées par leurs habits éclatans, semblent défier le temps, et séduisent encore les yeux, comme à leur premier jour. L'attention se porte aussi sur l'étroit bandeau, à fond doré, qui règne autour de la salle, et où l'on a représenté fort agréablement un cortége des magistrats de la ville, au temps de leur antique splendeur. Des honorables bourguemestres, au visage important et réfléchi, ouvrent la marche, montés sur de beaux chevaux, richement caparaçonnés; les timballiers, les tambours, les fifres, les hallebardiers, s'avancent si hardiment et d'un pas si décidé, qu'on croit entendre les joyeuses fan-

fares de la musique militaire, et qu'on s'attend presque à voir toute cette troupe défiler par l'immense croisée voisine, et gagner la place du grand marché. Et s'il vous prend envie de dessiner ce magnifique bourguemestre et le page, d'une beauté merveilleuse, qui tient la bride de son coursier, mettez-vous à cette table, que la munificence publique a couverte en abondance de papier, de plumes et d'encre, et qui semble vous inviter à consigner vos souvenirs et vos impressions.

— Avisez donc notre correspondant de Hambourg de l'état actuel des affaires, mon cher Traugott!

Ainsi parlait, en ce lieu, le négociant Elias Roos à un jeune homme avec lequel il était associé, et qui devait prochainement épouser sa fille Christine. Traugott trouva avec peine une petite place à la table que je viens

d'indiquer, prit une feuille de papier, teignit d'encre l'extrémité d'une plume, et il s'apprêtait à commencer par un beau jet calligraphique, lorsqu'en songeant encore une fois à l'affaire qu'il allait expliquer, il leva les yeux vers la voûte. Le hasard voulut qu'il se trouvât justement placé en face de deux figures du cortége qui avaient toujours produit sur lui une impression singulière. — Un homme grave, presque sombre, avec une large barbe frisée, couvert de riches vêtemens, s'avançait sur un cheval noir, dont un bel adolescent tenait les rênes. Une longue chevelure blonde et un costume d'une rare élégance, donnaient à celui-ci un air un peu efféminé. La démarche, le visage de l'homme, excitaient toujours une sorte d'effroi dans l'âme de Traugott; mais il trouvait dans les traits du page la source des émotions les plus

riantes. Jamais il ne pouvait détacher ses regards de cette figure attrayante, et il arriva, cette fois, qu'au lieu d'écrire la lettre d'avis de M. Elias Ross, il resta occupé à contempler les deux personnages merveilleux, traçant, dans sa distraction, quelques traits avec sa plume. Il se trouvait déjà depuis longtemps dans cette situation, lorsque quelqu'un, placé derrière lui, frappa sur son épaule, et s'écria d'une voix sourde : « Bien, très-bien ! Voilà ce que j'aime; cela peut devenir quelque chose. » Traugott se retourna, réveillé comme d'un rêve; mais il sembla frappé de la foudre. La surprise, l'effroi, lui ravirent la voix; il voyait auprès de lui la figure sombre qu'il venait de contempler sur le lambris. C'était cet homme qui lui parlait; il était accompagné du bel adolescent, dont le sourire avait une douceur inexprima-

ble. Les ondulations de la foule mouvante eurent bientôt fait disparaître les deux personnages; mais Traugott resta à la même place, et il s'y trouvait encore long-temps après que l'heure de la bourse fut passée. La salle était presque déserte, et M. Elias Ross, qui causait avec deux étrangers, l'aperçut, et s'avança vers lui.

— Que faites-vous donc là, si tard, mon cher ami? lui dit-il. Avez-vous expédié la lettre d'avis?

Perdu dans ses pensées, Traugott lui présenta la lettre. Au même instant, M. Elias Ross, frappant des mains avec désespoir, s'écria : Seigneur — Dieu! quel enfantillage! imprudent associé!... est-ce le diable qui vous possède? Une lettre d'avis perdue, et la poste manquée!

M. Élias Roos était sur le point d'étouffer de colère, et les deux étrangers

ne pouvaient s'empêcher de rire, à la vue de la lettre, qui était en effet assez risible. Immédiatement après ces mots : « Nous référant à notre dernière du 20 courant, » Traugott avait esquissé à traits rapides les deux figures singulières, le vieillard et le jeune homme. Les deux étrangers cherchèrent à apaiser M. Élias Roos; mais celui-ci se promenait de long en large, en répétant d'un ton lamentable : Dix mille marcs! ce sont dix mille marcs de moins!

— Consolez-vous, mon cher monsieur Roos, dit enfin le plus âgé des deux étrangers. La poste est partie, il est vrai; mais dans une heure, j'expédierai un courrier à Hambourg; je lui remettrai votre dépêche, et ainsi elle arrivera encore avant celles de vos concurrens.

M. Roos lui serra la main, et pre-

nant la place de Traugott, il se hâta de faire la lettre d'avis, que celui-ci avait si étrangement rédigée. Pendant ce temps, le vieil étranger s'approcha de Traugott, qui gardait le silence d'un air confus. — Vous ne me semblez pas à votre place, lui dit-il. Un véritable négociant ne se fût pas amusé à tracer des figures, au lieu d'écrire des lettres d'avis.

Traugott ne put s'empêcher de reconnaître que ce reproche était bien fondé. — Mon Dieu, dit-il, que d'excellentes lettres d'avis n'ai-je pas écrites! C'est une folle idée qui m'a passé là!

— Je crois, répondit le jeune étranger, que de toutes vos lettres d'avis, aucune n'est aussi excellente que celle-ci, ni tracée avec autant d'habileté. — En disant ces mots, il avait pris la malencontreuse épître, l'avait soigneusement pliée et glissée dans sa poche.

Traugott se persuada alors qu'il avait fait quelque chose de mieux qu'une simple lettre; un orgueil inconnu s'empara de son âme, et lorsqu'Élias Roos lui dit, tout en pliant la lettre qu'il venait d'achever : Vos enfantillages auraient pu me coûter dix mille marcs, il répondit : —Mon cher associé, ne vous formalisez pas ainsi, ou nous nous séparerons pour toujours! — Le vieil étranger eut grand' peine à rétablir la paix entre les deux associés. Il y parvint toutefois, et se rendit avec eux et son jeune compagnon à la maison de M. Elias, qui les avait invités à dîner avec lui. Mademoiselle Christine reçut avec une grâce extrême les hôtes de son père. Figurez-vous une jeune fille de moyenne taille et bien nourrie, de vingt-deux ans au plus. Son visage est arrondi; ses yeux bleus, couleur du jour, et d'une sérénité un peu banale,

semblent dire à tous : Je me marie bientôt! Sa peau est d'une blancheur éblouissante, et ses cheveux ne sont pas absolument roussâtres; ses lèvres appellent le baiser, la bouche dont elles forment les rives est un peu longue, mais elle laisse voir deux rangées de dents de neige. Le calme habite incessamment les traits de mademoiselle Christine. Jamais la confection d'un gâteau n'a manqué sous ses mains, et quand elle daigne donner ses soins à une sauce, elle s'épaissit toujours au point convenable, tant mademoiselle Christine met d'intelligence et d'attention à tourner sa cuiller en cercles réguliers.

Après le repas, M. Élias Roos proposa à ses amis une promenade sur le rempart. Traugott chercha vainement à s'en dispenser : son associé le retint. — Un célèbre physicien prétendait que l'es

prit créateur du monde, ce grand expérimentaliste, a placé sur le globe une immense machine électrique d'où s'échappent des traînées d'étincelles que nous ne pouvons éviter, et dont la commotion change subitement toutes les dispositions de notre âme. Traugott se trouvait sans doute *en rapport* avec la grande machine, au moment où il dessina à son insu, dans la grande salle, les figures qui apparurent tout-à-coup derrière lui, et involontairement il ne put s'empêcher de ramener la conversation sur ce sujet. Le vieil étranger trouvait les peintures de la cour d'Artus du plus mauvais goût; le cortége militaire lui semblait surtout la plus ridicule des bambochades; mais Traugott s'écria avec chaleur qu'un monde entier s'était déroulé à ses yeux à la vue de ces peintures, et qu'elles avaient parlé si vivement à son imagination qu'il avait

reconnu en lui-même la faculté de créer comme le puissant maître de l'atelier duquel elles étaient sorties. M. Élias Roos regarda son associé d'un air étonné, et le vieil étranger dit d'un ton ironique : Je ne comprends pas, jeune homme, que le négoce puisse vous plaire, et que votre vie ne soit pas consacrée aux arts, que vous semblez chérir.

— Oh! que j'envie votre talent, dit le plus jeune des étrangers. Ah! que ne puis-je dessiner comme vous! Ce n'est pas que le génie me manque; je copie fort bien des yeux, des nez et des oreilles, j'ai même dessiné trois ou quatre têtes; mais, mon Dieu! les affaires, les affaires!

— Je pensais, dit Traugott, que dès qu'on se sent du génie, dès qu'on éprouve un véritable penchant pour les arts, il n'est plus d'autre affaire dans la vie.

— Vous pensez qu'on doit se faire artiste? répondit le jeune homme. Eh! comment pouvez-vous dire une chose pareille! Voyez-vous, mon cher ami, j'ai plus médité sur ces matières que personne; en amateur passionné des arts, j'ai pénétré plus profondément dans la nature des choses que je ne saurais l'exprimer; aussi ne puis-je que vous indiquer mes idées.

En parlant ainsi, les traits du jeune étranger avaient pris une expression de capacité et de méditation qui imposèrent le respect à son auditeur. — Vous m'accorderez, continua-t-il, que les arts répandent des fleurs sur notre vie. — La distraction, le délassement des affaires plus sérieuses, c'est là le but aimable auquel tendent tous les efforts de l'art, but d'autant plus complètement atteint que les productions des arts sont plus accomplies. Ce b"

est même clairement indiqué dans la vie, car celui-là seul, qui pense ainsi, jouit du bien-être qui échappe à tout jamais à ceux pour qui les beaux-arts sont la grande affaire ici-bas. Ne vous laissez donc pas détourner des affaires sérieuses, mon cher ami, et gardez-vous de vous engager dans une route où vous marcheriez sans force et sans appui.

Traugott resta stupéfait; il ne savait que répondre. Tout ce que le jeune homme venait de lui débiter lui semblait incroyablement absurde. Il se borna à lui demander : Mais que nommez-vous donc les affaires sérieuses, les grandes affaires ici-bas?

— Mais, mon Dieu, vous conviendrez qu'il faut vivre dans la vie, et c'est ce que ne font presque jamais les artistes de profession.

Traugott conclut à peu près de ces

paroles que vivre dans la vie, c'était n'avoir point de dettes, posséder beaucoup d'argent, bien boire, bien manger, se donner une jolie femme, des enfans bien sages, élégamment vêtus, bravement digérer, profondément dormir, et surtout se garder des mauvais rêves.

— Quelle misérable vie! s'écria-t-il, lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre. Dans les belles matinées dorées de notre magnifique printemps, lorsqu'une molle brise d'ouest pénètre jusqu'au fond de nos rues sombres, et semble raconter, dans le doux langage de ses murmures, toutes les merveilles qu'elle a vu naître dans les prairies et dans les bois qu'elle a traversés, moi, je me glisse avec nonchalance entre les ais d'un comptoir enfumé. Là, sont assises de pâles figures devant d'informes pupitres noircis, et le bruit monotone

des feuillets du registre, l'insolent cliquetis de l'argent qu'on amasse, interrompent seuls le silence que commande le travail. — Et quel travail! Pourquoi tant de méditations, pourquoi tant d'écritures! Afin que les coffres se remplissent, afin que le crédit recueille et dévore la substance de millions de malheureux. Un artiste quitte joyeusement les cités; il va respirer, la tête haute, les émanations parfumées du printemps, il va se perdre au milieu des splendides tableaux que colorent les joyeux rayons du soleil de mai. Du fond des buissons obscurs s'avancent des apparitions gracieuses, que crée son esprit, et qui lui appartiennent à jamais, car en lui réside la mystérieuse magie des formes, du coloris et de la lumière.—Qui m'empêche de m'arracher à cette vie odieuse? n'ai-je pas reconnu aujourd'hui ma mis-

sion, et ne puis-je à mon tour devenir un artiste?

Traugott se mit à examiner tous les dessins qu'il avait faits. Quelques-uns lui semblèrent tracés avec habileté. Il s'arrêta surtout devant une esquisse faite depuis longues années, où il avait copié jadis le vieux bourguemestre et le beau page; il se souvint fort bien de l'attrait que ces figures avaient eu pour lui, et se rappela comme dans son enfance, il s'était souvent glissé sous les voûtes de la cour d'Artus, pour aller les contempler. En examinant ce dessin, Traugott se sentit saisi de désirs vagues et douloureux; il ne put se résoudre à descendre dans le comptoir; il sortit de la ville et monta sur le Carlsberg qui l'avoisine. De là, ses regards se portèrent sur la mer écumante et sur les nuages amoncelés qui formaient mille figures bizarres au dessus de Hé-

la : c'était comme un miroir magique où il s'efforçait de lire sa destinée future.

Ce n'est qu'après de longs efforts que s'éveillent en notre sein les révélations du monde idéal. L'âme de l'artiste flotte sans cesse dans une mer de doutes et d'incertitudes. Il voit l'infini, et il sent l'impuissance d'y atteindre. Mais bientôt il recouvre un courage divin; il combat, il lutte, et le désespoir même lui donne la force de poursuivre le rêve chéri qu'il voit toujours plus près de lui, et qui le fuit sans cesse.

Traugott ne tarda pas à éprouver cette douleur sans espoir. Le lendemain, en jetant un coup-d'œil sur ses dessins qui étaient restés sur la table, ils lui semblèrent mesquins et misérables, et il se condamna lui-même à retourner au comptoir. Il revint aus-

sitôt reprendre son travail, sans se laisser vaincre par le dégoût profond qui le forçait quelquefois à quitter la plume pour aller respirer un air pur. — Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et l'époque du mariage de Traugott avec Christine approchait rapidement. Ce moment devait mettre fin à toutes ses espérances et à tous ses rêves, et il sentait son cœur oppressé, en voyant sa fiancée activement occupée des préparatifs de son mariage, comme s'il n'eût été question pour elle que d'une affaire domestique ordinaire. Traugott se rendait chaque jour à la cour d'Artus; une fois, il entendit tout près de lui une voix qui le fit tressaillir. — « Ce » papier, disait-on, a-t-il en effet une » si mince valeur? » — Traugott se retourna vivement et aperçut le vieillard merveilleux, qui était occupé à traiter avec un courtier, de la vente d'un pa-

pier dont le cours venait d'éprouver une forte baisse. Le bel adolescent se tenait auprès de lui, et jetait sur Traugott un regard tendre et douloureux. Celui-ci s'approcha vivement du vieillard. — Ce papier, lui dit-il, est en effet à bas prix; mais le cours s'améliorera, selon toute apparence, dans peu de jours. Si vous voulez suivre mon conseil, vous en retarderez la vente.

— Eh! monsieur, répondit le vieillard, non sans humeur, que vous importent mes affaires? Savez-vous si ce papier ne m'est pas utile en ce moment, et si je n'ai pas besoin d'argent comptant? Traugott, mécontent de la brusquerie de cette réponse, se disposait à s'éloigner, lorsqu'un regard suppliant qu'il surprit dans les yeux humides du jeune homme, l'arrêta. — Mes intentions étaient bonnes, monsieur, dit-il, et j'avais dessein de prévenir la perte

que vous allez faire. Vendez-moi ce papier sous la condition que je vous payerai dans peu de jours la différence entre son prix actuel et le cours auquel il ne peut manquer de s'élever.

— Vous êtes un homme singulier, dit le vieillard. Qu'il soit fait selon votre volonté, bien que j'ignore le motif qui vous porte à vouloir m'enrichir. — A ces mots, il jeta un regard étincelant sur le jeune homme qui l'accompagnait, et celui-ci abaissa son bel œil bleu, en rougissant. Ils suivirent tous deux Traugott jusqu'au comptoir de M. Elias-Ross, où l'argent fut compté au vieillard, qui le reçut d'un air sombre. Pendant ce temps, le jeune homme disait à voix basse à Traugott : N'est-ce pas vous qui dessiniez quelques figures dans la salle de la cour d'Artus, il y a plusieurs semaines?

Traugott en convint, et ne put s'em-

pêcher de rougir en songeant au rôle ridicule qu'il avait joué le jour de la lettre d'avis.

—Oh! alors, ajouta le jeune homme, votre conduite ne saurait m'étonner. — Le vieillard regarda avec colère son compagnon, et celui-ci garda le silence. Traugott ne pouvait surmonter un certain embarras en présence de ces deux étrangers, et il les laissa s'éloigner, sans avoir le courage de leur faire une seule question. L'apparition de ces deux figures avait en effet quelque chose de si singulier, que le personnel du comptoir en fut frappé. Le vieux teneur de livres avait placé sa plume derrière son oreille, et il regardait attentivement le vieillard qui s'éloignait. — Dieu nous garde de mal, dit-il, dès qu'il eut disparu; mais celui-ci ressemble, avec sa barbe frisée et son manteau noir, à un vieux tableau de l'an-

née 1400, qu'on voit dans l'église de Saint-Johannis. — Pour M. Elias, la longue figure et l'épaisse barbe de l'étranger, lui donnèrent lieu de croire que c'était un juif polonais. Il ignorait les conditions du marché que son gendre futur venait de conclure, et il se moqua singulièrement de l'impéritie de ce lourd Sarmate, qui vendait une valeur dont le cours devait s'améliorer avant peu, de dix pour cent tout au moins, ce qui arriva en effet.

— Mon fils m'a fait souvenir que vous êtes un artiste, dit le vieillard en revoyant Traugott à la cour d'Artus, et, à ce titre, j'accepte de vous ce que j'eusse certainement refusé.

Ils se trouvaient en ce moment près des quatre colonnes de granit qui soutiennent le dôme de l'édifice, non loin des deux figures que Traugott avait dessinées dans la lettre d'avis; et le

jeune négociant parla sans embarras de la ressemblance qui existait entre ces deux visages et ceux du vieillard et de son jeune compagnon.

Le vieillard sourit d'un air singulier, posa sa main sur l'épaule de Traugott, et lui dit à voix basse : Vous ne savez donc pas que je suis le peintre allemand Godofredus Berklinger, et que j'ai peint ces deux figures qui semblent vous plaire, il y a bien des années, lorsque j'étudiais mon art? Dans ce bourguemestre, j'ai voulu me représenter moi-même, et le page qui tient le cheval est mon fils, comme vous l'avez reconnu vous-même.

Traugott resta stupéfait; il ne put douter que le vieillard, qui se donnait pour un maître mort depuis quelques cents ans, ne fût atteint d'une monomanie particulière. — C'était, continua le vieillard, en relevant la tête et en re-

gardant avec orgueil autour de lui, c'était un siècle splendide, éclatant, un temps florissant pour les arts, que celui où je décorai cette salle de toutes ces figures bariolées, en l'honneur du sage roi Artus et de sa table ronde! Je crois même que c'est le roi Artus en personne qui vint une fois ici tandis que je travaillais, et qui m'honora du titre de maître, qui ne m'avait pas encore été donné.

— Mon père, dit le jeune homme en l'interrompant, est un artiste comme il en est peu, monsieur; et vous n'auriez pas à vous repentir s'il vous permettait de voir ses ouvrages. Le vieillard s'était éloigné de quelques pas pour mieux juger de l'effet des peintures; il revint, et Traugott le pria de vouloir bien lui montrer ses tableaux. Le vieillard le regarda long-temps d'un œil scrutateur, et lui dit enfin d'un ton sé-

vère : Il y a quelque hardiesse à vous de vouloir pénétrer dans le sanctuaire avant que d'avoir commencé votre apprentissage; mais je vous l'accorde. Si votre regard est encore trop timide pour bien contempler, vous devinerez peut-être ce que vous ne pouvez concevoir. Venez demain dès le matin.

Il lui indiqua sa demeure. Le lendemain, Traugott se débarrassa en toute hâte des affaires qui devaient l'occuper, et se dirigea vers la rue que le vieillard lui avait désignée. Le jeune homme, vêtu à l'ancienne mode allemande, vint lui ouvrir la porte, et le conduisit dans une vaste chambre, où il trouva le vieillard assis sur un petit escabeau, devant une immense toile grise, vide et nue, tendue sur un châssis.

— Vous arrivez dans un moment favorable, monsieur, lui dit-il, car je viens de mettre la dernière main à ce grand ta-

bleau; il m'occupe déjà depuis un an, et il ne m'a pas coûté peu de peine. C'est le pendant d'un grand tableau semblable, représentant le paradis perdu, que j'ai terminé l'an passé et que vous pourrez voir aussi dans mon atelier. Celui-ci est, comme vous le voyez, le paradis retrouvé, et je serais fâché pour vous, si vous ne démêliez pas cette allégorie. Les tableaux allégoriques n'appartiennent en général qu'aux esprits faibles et aux imaginations usées; mon tableau, à moi, n'est pas une fantaisie, c'est un *fait;* il ne désigne pas, il *est.* Vous trouverez que tous ces riches groupes d'hommes, d'animaux, de fruits, de fleurs et de rochers se lient au tout harmonieux, dont l'accord céleste et parfait constitue la lumière éternelle. Le vieillard se mit alors à détailler les différens groupes, il fit remarquer à Traugott la mystérieuse dis-

tribution de la lumière et de l'ombre, l'éclat des fleurs et des métaux, les émanations merveilleuses qui s'élevaient du calice des roses et des lis épanouis, et se répandaient autour des rangs à perte de vue de jeunes filles, d'adolescens et d'hommes mûrs, tous dans l'éclat de la force, de la grâce et de la beauté. Les paroles du vieillard devenaient toujours plus énergiques et plus inintelligibles. — Laisse briller ta couronne d'or, s'écria-t-il enfin; rejette le voile d'Isis dont tu couvres ta tête. — Mais pourquoi détourner tes regards? pourquoi t'avancer vers moi d'un air menaçant? veux-tu donc lutter avec ton maître? Approche donc! approche! attaque celui qui t'a créé, car je suis.....

Ici, la parole du vieillard s'éteignit, et ses forces l'abandonnèrent. Traugott le reçut dans ses bras, et le porta,

à l'aide de son fils, dans un fauteuil où il s'assoupit profondément.

—Vous savez maintenant, mon cher monsieur, ce qu'il en est de mon bon vieux père, dit le jeune homme d'une voix douce et basse; une rigoureuse destinée a répandu l'amertume sur sa vie, et déjà, depuis bien des années, il est mort pour l'art auquel il avait consacré uniquement ses veilles. Il reste, durant des jours entiers, les yeux fixés sur ce fond intact; il appelle cela peindre, et vous avez vu dans quel état d'exaltation le jette la description du tableau qu'il croit avoir tracé. Une malheureuse pensée qui le poursuit en outre, et qui me prépare une vie sombre et chagrine, m'entraîne avec lui dans la voie fatale qu'il parcourt..... Mais je veux tâcher de vous distraire de cette triste scène. Suivez-moi dans la chambre voisine; nous y trouverons

quelques tableaux du bon temps de mon père.

Quel fut l'étonnement de Traugott, en voyant une longue rangée de tableaux qui semblaient avoir été peints par les maîtres les plus célèbres de l'école flamande! Plusieurs scènes de la vie active, comme une société revenant de la chasse, des musiciens ambulans, une promenade à cheval, étincelaient de verve et de coloris, et les têtes surtout étaient animées d'une expression toute vitale. Traugott revenait vers la première salle, lorsqu'il s'arrêta tout-à-coup près d'un tableau, devant lequel il resta comme attaché par un charme. Il représentait une jeune fille dans l'ancien costume germanique. Ses traits étaient parfaitement semblables à ceux du fils du peintre; seulement les joues de la jeune fille étaient plus vermeilles, et sa sta-

ture paraissait plus haute. Un ravissement indicible fixait Traugott à cette place, et il ne pouvait se lasser de contempler cette charmante figure, touchée à la manière de Van Dick.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Traugott en soupirant, c'est elle que je porte depuis si long-temps dans mon cœur! Où pourrai-je jamais la trouver?

A ces mots, les yeux du jeune Berklinger se remplirent de larmes. — Venez, dit-il, en s'efforçant de contenir sa douleur. Ce portrait représente ma pauvre sœur Félicité. Elle nous a été ravie pour toujours. Vous ne la verrez jamais.

Traugott se laissa conduire machinalement dans l'antichambre. Le vieillard était encore endormi; mais il se réveilla tout-à-coup, et en apercevant Traugott, il s'écria d'un air irrité : — Que voulez-vous ici, monsieur? Le

jeune homme s'approcha alors, et le fit souvenir qu'il venait de montrer à Traugott son nouveau tableau.

— Votre nouveau tableau, maître Berklinger, dit Traugott, est bien merveilleux, et je n'en ai jamais vu de semblable. Mais il faut beaucoup d'étude et de travail avant que d'arriver à peindre ainsi!

Le vieillard se calma. Il embrassa Traugott et lui promit d'être son maître. —Traugott se rendit donc chaque jour chez le vieux peintre, et il ne tarda pas à faire de grands progrès. Pour les affaires, il les négligea si complètement, que M. Elias Roos vit avec plaisir que Traugott remît son mariage à un temps plus reculé, sous le prétexte d'une maladie de langueur. — S'il n'avait pas cent cinquante mille écus dans ma maison de commerce, dit le vieux négociant à un

de ses amis, je sais bien ce que j'aurais à faire.

La vie que menait Traugott eût été un beau jour sans nuages, sans l'amour qu'il nourrissait pour la belle Félicité, dont l'image ne pouvait s'effacer de son cœur. Le portrait avait disparu. Le vieux peintre l'avait enlevé, et Traugott n'osait pas le questionner sur ce sujet. Au reste, le vieux Berklinger lui témoignait chaque jour plus de confiance, et il avait consenti à accepter quelques honoraires pour les leçons qu'il lui donnait. Traugott avait appris de la bouche du jeune Berklinger que le papier vendu par son père était leur dernière ressource et le reste de leur fortune, mais il ne put en savoir davantage, car le vieux peintre les observait sans cesse, et renvoyait rudement son fils, chaque fois qu'il le voyait converser avec le jeune négociant.

L'hiver était passé, un nouveau printemps faisait déjà refleurir les bois et les prés. Traugott avait été retenu un jour entier dans son comptoir, et il ne put se rendre à la maison de Berklinger que fort tard dans la soirée. En pénétrant dans le vestibule, qui était désert, il entendit le son d'un luth dans la chambre voisine. Il écouta. — Un chant entrecoupé voltigeait entre les accords, comme de légers soupirs. Il poussa la porte. Une femme, vêtue exactement dans l'ancien costume, comme celle du portrait, s'offrit à lui, le dos tourné. Au bruit que fit Traugott en entrant, elle posa le luth sur la table, et se leva.

C'était elle!

— Félicité! s'écria Traugott dans son ravissement; et il allait tomber aux pieds de cette image céleste, lorsqu'une main vigoureuse s'abattit sur lui et l'entraîna.

—Misérable sans pareil! s'écriait le vieux Berklinger en le repoussant, c'était donc là le motif de ton amour pour les arts! Tu voulais m'assassiner! Un couteau levé brillait dans sa main. Traugott prit la fuite, éperdu d'effroi et de bonheur.

Traugott attendit le jour avec impatience, résolu de connaître, à quelque prix que ce fût, le mystère que recelait la maison de Berklinger. Il y courut. Toutes les portes étaient ouvertes. Le peintre et son fils avaient quitté dans la nuit leur demeure, et on ignorait le lieu où ils s'étaient retirés. Une voiture attelée de deux chevaux avait emporté les caisses, les tableaux et le petit nombre de meubles qui composaient le misérable avoir de Berklinger. Toutes les recherches de Traugott furent inutiles. Il revint dans un profond désespoir. Son avenir était

détruit ; il se condamna lui-même à reprendre les travaux fastidieux qu'il avait abandonnés. — Depuis quelque temps, Traugott travaillait de nouveau dans son comptoir, et le jour de son mariage avec Christine avait été invariablement fixé. La veille de ce jour, Traugott se rendit, comme de coutume, à la cour d'Artus, il contemplait encore une fois les deux figures du bourguemestre et de son page, qui lui rappelaient tant de souvenirs, lorsque ses regards tombèrent sur le courtier à qui le vieux peintre avait voulu vendre son papier. Il s'approcha de lui, et lui demanda s'il connaissait ce vieillard à la longue barbe.

— Qui ne connaît ce vieux fou ? répondit le courtier. C'est le peintre Gottfried Berklinger.

— Savez-vous où il a fixé sa demeure?

— Sans doute ; il vit maintenant bien tranquille à Sorrente avec sa fille.

— Avec sa fille Félicité ! s'écria Traugott d'une voix si éclatante, que tous les négocians tournèrent la tête pour le regarder.

— Eh ! sans doute, dit le courtier. C'est le jeune homme qui l'accompagne toujours. Tout Dantzig savait que c'était une fille, bien que le vieux fou s'imaginât que tout le monde l'ignorait. On dit qu'il lui a été prédit que le premier amour de sa fille coûterait la vie à son père, et il a trouvé ce moyen pour éloigner d'elle les galans.

— A Sorrente ! s'écrie Traugott, hors de lui. Et il s'échappa à travers la foule. — Le lendemain, il avait déjà quitté Dantzig, et deux chevaux rapides l'entraînaient vers l'Italie.

Traugott se sentit ranimé en touchant cette terre des arts. Les artistes alle-

mands établis à Rome l'admirent dans le cercle de leurs travaux, et il séjourna plus long-temps au milieu d'eux que ne semblait le permettre l'ardent désir qui l'avait amené en Italie; mais ce désir, adouci par la réflexion, se changea en un rêve perpétuel qui se répandit sur sa vie toute entière. L'image de Félicité se présentait sans cesse sous ses pinceaux, et ses traits ravissans, répétés dans les compositions de Traugott, devinrent bientôt célèbres dans Rome, et surtout parmi les peintres, qui accablèrent de questions leur jeune confrère. Un jour enfin, un deux, nommé Matuszewski, vint trouver Traugott, et lui confia qu'il avait aperçu dans Rome la jeune fille qu'on retrouvait dans tous ses tableaux. On peut se figurer le ravissement de Traugott. Les recherches qu'il fit avec son ami furent heureuses, et

ils eurent bientôt découvert la retraite de la jeune fille, dont le père était en effet un pauvre peintre, alors occupé à décorer de fresques l'église de *Trinita del Monte*. Traugott courut lui-même à l'église, s'assurer de l'identité du peintre, et il crut reconnaître le vieux Berklinger, juché sur un immense échafaud. De là, les deux amis se rendirent à la demeure de la jeune fille, qu'ils aperçurent de loin sur un balcon. — C'est elle! s'écria Traugott en se précipitant dans la chambre. La jeune fille recula avec effroi. Elle avait tous les traits de Félicité, mais ce n'était pas elle. Traugott resta confondu, et Matuszewski expliqua toute la méprise à la jeune fille. Celle-ci se tenait dans une attitude charmante, les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur, et Traugott, qui avait voulu aussitôt s'éloigner, s'arrêta et la con-

templa avec intérêt. Dorine le regardait en souriant. Son père revint de son travail, et Traugott vit que l'effet de la hauteur de l'échafaud sur lequel s'était trouvé le peintre, l'avait singulièrement abusé. Au lieu du vigoureux Berklinger, il voyait devant lui un petit homme pâle, maigre et timide, courbé par la misère. Le petit vieillard fit preuve de connaissances pratiques dans la conversation qu'ils eurent ensemble, et Traugott se plut à la prolonger. Dorine laissa voir, avec une simplicité enfantine, le penchant qu'elle éprouvait pour le jeune peintre, et bientôt on vit Traugott passer des journées entières dans l'atelier du pauvre artiste italien. Nous n'essaierons pas de peindre la lutte que se livra Traugott, dont le cœur était à la fois doublement rempli par la même image; enfin il s'arracha de Rome, et partit pour Sorrente.

Un an s'écoula en recherches sans nombre. Un jour, il reçut à Naples des lettres de sa patrie. M. Elias Roos lui annonçait que le temps de leur association étant expiré, sa présence était indispensable pour régler leurs affaires respectives. Traugott prit le chemin direct, et se rendit à Dantzig. — Il se trouva dans la cour d'Artus, près de la colonne de granit, vis-à-vis du bourguemestre et de son page, qui semblaient le regarder en souriant, et lui reprocher avec tendresse sa longue absence.

— Je ne me trompe pas! je vous vois bien portant et guéri de votre mélancolie? C'était le courtier bien connu de Traugott, qui lui parlait de la sorte.

—Je ne l'ai pas trouvée! dit Traugott en soupirant.

— Qui donc n'avez-vous pas trouvé? demanda le courtier.

— Le peintre Godofredus Berklinger, et sa fille Félicité. Je les ai cherchés dans toute l'Italie : à Naples et à Sorrente, personne ne les connaît !

Le courtier le regarda d'un air étonné. —Où avez-vous cherché le peintre et sa fille? en Italie? à Naples? à Sorrente?

— Eh ! sans doute, répondit Traugott avec aigreur.

— Eh ! mon Dieu, monsieur Traugott, qu'avez-vous fait là? s'écria le courtier en frappant ses deux mains l'une contre l'autre : ne savez-vous pas que M. Aloysius Brandstetter, notre digne sénateur et doyen des échevins, a donné à sa petite maison de plaisance, située dans le bois de sapins, au pied du Carlsberg, le nom de Sorrente? C'est lui qui a recueilli Berklinger, dont il estime fort les tableaux. Il y a demeuré plusieurs années avec sa fille, et vous

n'aviez qu'à aller vous planter de vos pieds sur le Carlsberg, pour voir mademoiselle Félicité se promener dans le jardin avec son joli costume gothique. Ce n'était pas la peine d'aller en Italie! Quant au vieux peintre, — c'est une triste histoire.

— Oh! parlez, parlez, s'écria Traugott d'une voix étouffée.

— Le jeune Brandstetter revint d'Angleterre, continua le courtier. Il vit mademoiselle Félicité, et en devint épris. Il la surprit dans le jardin, tomba à ses genoux, et lui jura de l'épouser, et de la délivrer de l'esclavage dans lequel la retenait son père. Le vieux peintre s'était avancé près d'eux sans qu'ils le vissent, et au moment où Félicité dit qu'elle consentait à tout, il poussa un grand cri et tomba mort. Une veine s'était rompue, et il était déjà tout noir quand on le releva. Mademoiselle Félicité prit

alors le jeune Brandstetter en aversion, et elle épousa le conseiller Mathésius. Elle demeure à Marienwerder, et vous pouvez lui rendre visite; ce n'est pas aussi loin que Sorrente.

Traugott ne l'entendait déjà plus ; il riait et pleurait à la fois; dans son délire, il gagna la porte d'Oliva, et se rendit, comme jadis, sur le Carlsberg. On ignore combien de temps il y demeura, mais on ne le revit jamais à Dantzig.

On assure qu'un peintre allemand, nommé Traugott, se rendit célèbre en Italie, et on montre encore au palais Pitti un tableau de lui, qui le représente entre deux femmes parfaitement semblables : la plus jeune des deux lui sourit tendrement.

FIN DE LA COUR D'ARTUS.

# DON JUAN.

# DON JUAN.

Un bruit assourdissant, le cri répété : « Le théâtre commence ! » me tirèrent du doux sommeil dans lequel j'étais tombé. Les basses murmuraient de concert, — un coup de timbales, — un accord de trompettes, un *ut*

échappé lentement d'un hautbois, — les violons qui s'accordent : je me frotte les yeux. Le diable se serait-il joué de moi dans mon enivrement? Non, je me trouve dans la chambre de l'hôtel où je suis descendu hier, à demi-rompu. Précisément au-dessus de mon nez pend le cordon rouge de la sonnette. Je le tire avec violence. Un garçon paraît.

— Mais, au nom du ciel, que signifie cette musique confuse, si près de moi? Va-t-on donner un concert dans la maison?

— Votre Excellence (j'avais bu du vin de Champagne à la table d'hôte), Votre Excellence ne sait peut-être pas que cet hôtel touche au théâtre? Cette porte tapissée conduit à un petit corridor, d'où l'on entre dans la loge n° 23 : c'est la loge des étrangers.

— Comment? la loge des étrangers?

— Oui, une petite loge qui ne contient que deux personnes, trois au plus; elle est réservée aux gens de distinction, tout proche du théâtre, grillée et tapissée de vert. S'il plaisait à Votre Excellence..... on donne aujourd'hui *Don Juan*, du célèbre Mozart. Le prix de la place est d'un écu et de huit gros; nous le mettrons sur le compte.

Il prononça ces derniers mots en ouvrant déjà la porte de la loge, tant, au seul nom de Don Juan, je m'étais empressé de me précipiter dans le corridor par la porte tapissée. La salle était vaste, décorée avec goût, et éclairée d'une façon brillante; les loges et le parterre étaient chargés de monde. Les premiers accords de l'ouverture me convainquirent que l'orchestre était excellent; et si les chanteurs le secondaient quelque peu, je devais m'attendre à toutes les jouissances que me

promettait le chef-d'œuvre. — Dans l'andante, l'effroi du terrible et souterrain *regno all pianto* s'empara de moi; l'horreur pénétra dans mon ame. La joyeuse fanfare, placée à la septième mesure de l'allégro, résonna comme les cris de plaisir d'un criminel; je crus voir des démons menaçans sortir de la nuit profonde, puis des figures animées par la gaîté danser avec ivresse sur la mince surface d'un abîme sans fond. Le conflit de la nature humaine, avec les puissances inconnues qui la circonviennent pour la détruire, s'offrit clairement à mon esprit : enfin, la tempête s'apaisa, et le rideau fut levé.

Gelé et malcontent sous son manteau, Léporello s'avance vers le pavillon, par la nuit noire, et commence : *Notte e giorno fatigar.* — Ainsi de l'italien, me dis-je : *ah! che piacere!* Je vais donc entendre tous les airs, tous

les récitatifs tels que le grand maître les a reçus dans son esprit, et tels qu'il nous les a transmis! — Don Juan se précipite sur la scène, et derrière lui dona Anna retenant le coupable par son manteau. Quel aspect! Elle eût pu être plus légère, plus élancée, plus majestueuse dans sa démarche : mais quelle tête! des yeux d'où s'échappent, comme d'un point électrique, l'amour, la haine, la colère, le désespoir; des cheveux dont les anneaux flottans volent sur le cou d'un cygne; ce blanc négligé, qui recouvre et trahit à la fois des charmes qu'on ne vit jamais sans danger. Encore soulevé par l'émotion, son sein s'abaisse et s'élève violemment. Et quelle voix! écoutez-la chanter : *Non sperar se non m'uccidi.* — A travers le tumulte des instrumens s'échappent, comme par éclairs, les accens infernaux; en vain Don Juan

cherche à se débarrasser. Le veut-il donc? pourquoi ne repousse-t-il pas d'une main puissante cette faible femme? pourquoi ne prend-il pas la fuite? Le crime qu'il vient de commettre a-t-il brisé ses forces, ou le combat que se livrent en lui l'amour et la haine, lui ravit-il son courage? Le vieux père a payé de sa vie la folie qu'il a commise de combattre dans la nuit ce terrible adversaire. Don Juan et Léporello s'avancent ensemble sur le devant de la scène. Don Juan se débarrasse de son manteau, et reste en costume de satin rouge richement brodé; une noble et vigoureuse stature! Son visage est mâle, ses yeux perçans, ses lèvres mollement arrondies; le singulier jeu des muscles de son front lui donne une expression diabolique, qui excite une légère terreur sans affaiblir la beauté de ses traits; on dirait qu'il peut exercer la

magie de la fascination : il semble que les femmes, dès qu'elles ont subi son regard, ne puissent plus s'en détacher, et soient contraintes d'accomplir elles-mêmes leur perdition. — Long et fluet, couvert d'une veste rayée de rouge et de blanc, d'un petit manteau gris, d'un chapeau blanc à plumes rouges, Léporello arpente le plancher; les traits de son visage offrent un singulier mélange de bonhomie, de finesse, d'ironie et de jovialité : on voit que le vieux coquin mérite d'être le serviteur et le complice de Don Juan. Ils ont heureusement escaladé le mur, ils ont pris la fuite. — Des flambeaux. Dona Anna et don Ottavio paraissent : un petit homme paré, maniéré, léché, de vingt-un ans au plus. Comme fiancé d'Anna, il demeure sans doute dans la maison, pour qu'on ait pu l'appeler si promptement : il a entendu le bruit

tout d'abord, et il aurait pu accourir, et peut-être sauver le père; mais il fallait auparavant qu'il se parât, et le beau jeune homme craint peut-être la froideur de la nuit. — « *Ma qual mai s'offre, o Dei, spectacolo funesto ogli occhi miei!* » Il y a plus que du désespoir sur cet effroyable attentat, dans les accens de ce duo et de ce récitatif.

La maigre dona Elvira, portant encore les traces d'une grande beauté, mais d'une beauté flétrie, vient se plaindre du traître Don Juan, et le compatissant Léporello remarquait fort ingénieusement qu'elle parlait comme un livre, *parla come un libro stampato*, lorsque je crus entendre quelqu'un derrière moi. On pouvait facilement avoir ouvert la porte de la loge, et s'être placé dans le fond. Cela me chagrina singulièrement. Je m'étais trouvé si heureux d'être seul dans cette loge,

de pouvoir entendre, sans être troublé, le divin chef-d'œuvre, si bien représenté; de me laisser saisir par toutes les impressions qu'il porte, et de m'abandonner à moi-même! Un seul mot, un mot absurde, m'eût douloureusement arraché à mon enthousiasme! Je résolus de ne faire aucune attention à mon voisin, et tout adonné à la représentation, d'éviter chaque mot, chaque regard. La tête appuyée sur ma main, tournant le dos à mon compagnon, je dirigeai mes yeux vers la scène. Tout y répondait à l'excellence du début. La petite Zerlina, vive et amoureuse, consolait par des traits charmans le pauvre sot de Mazetto. Don Juan épanchait son mépris pour ses semblables, dont il ne faisait que des instrumens de plaisir, dans l'air brusque et coupé *Fin ch'han dalvino.* Le jeu de ses muscles exprimait admi-

rablement sa pensée. Les masques parurent. Leur trio était une prière qui montait en accords purs vers le ciel. Le fond du théâtre s'ouvrit. La joie éclata : le choc des verres retentit ; les paysans et tous les masques que la fête de Don Juan avait attirés, dansaient et formaient des groupes animés. — Les trois masques conjurés pour la vengeance s'avancèrent. Tout devint solennel ; puis on se remit à danser jusqu'au moment où Zerlina est sauvée, et où Don Juan s'avance courageusement, l'épée haute, au-devant de son ennemi. Il fait sauter l'épée des mains de son rival, et se fraie un chemin à travers la multitude qu'il met en désordre.

Déjà depuis long-temps, je croyais entendre derrière moi une haleine fraîche et voluptueuse, et comme le frôlement d'une robe de soie : je soupçonnais la présence d'un être féminin ;

mais entièrement plongé dans le monde poétique que m'ouvrait l'harmonie, je ne me laissai pas distraire de mes rêves. Quand le rideau se fut abaissé, je me retournai. — Non, il n'est pas de paroles pour exprimer mon étonnement : dona Anna, entièrement habillée comme je l'avais vue sur le théâtre, se trouvait là et dirigeait sur moi son regard plein d'âme et d'expression! Je restai sans voix, la contemplant d'un œil effaré ; sa bouche (à ce qu'il me sembla du moins) forma un sourire ironique et léger, dans lequel je crus voir se réfléchir ma figure stupide. Je sentis la nécessité de lui parler, et cependant la surprise, je dirai presque l'effroi, appesantissaient ma langue et la rendaient immobile. Enfin, ces mots s'échappèrent involontairement : Comment se fait-il, madame, que je vous voie ici ? — Elle me répondit dans

le plus pur toscan, que si je ne comprenais pas l'italien, elle se verrait privée du plaisir de causer avec moi, car elle n'entendait et ne parlait que cette langue. Ses mots étaient pleins de douceur et résonnaient comme du chant. En parlant, l'expression de ses yeux, d'un bleu foncé, prenait plus de force, et chaque regard qui s'en échappait faisait battre toutes mes artères. C'était dona Anna, sans nul doute. Il ne me vint pas à la pensée de discuter la possibilité de sa double présence dans la salle et sur la scène. Avec quel plaisir je rapporterais ici l'entretien qui eut lieu entre la signora et moi; mais en traduisant, chaque mot me semble trop raide et trop pâle, chaque phrase trop alourdie, pour rendre la grâce et la légèreté de l'idiome toscan.

Tandis qu'elle parlait de don Juan et de son rôle, il me semblait que tous

les trésors secrets de ce chef-d'œuvre s'ouvraient à moi, et que je pénétrais pour la première fois dans un monde étranger. Elle me dit que la musique était sa vie entière, et que souvent elle croyait comprendre, en chantant, mainte chose qui gisait ignorée en son cœur.

— Oui, je comprends tout alors, dit-elle, l'œil étincelant et la voix animée; mais tout reste froid et mort autour de moi; et lorsqu'au lieu de me sentir, de me deviner, on m'applaudit pour une roulade difficile ou pour une *fioritura* agréable, il me semble qu'une main de fer vienne comprimer mon cœur! — Mais vous, vous me comprenez, car je sais que l'empire de l'imagination et du merveilleux, où se trouvent les sensations célestes, vous est ouvert aussi!

—Quoi! femme divine!... tu... vous

connaissez?...—Elle sourit et prononça mon nom.

La clochette du théâtre retentit : une pâleur rapide décolora le visage dépouillé de fard de dona Anna, elle porta sa main à son cœur, comme si elle eût éprouvé une douleur subite, et disant d'une voix éteinte : « Pauvre Anna, voici tes momens les plus terribles ! » Elle disparut de la loge.

Le premier acte m'avait ravi, mais après ce merveilleux incident, la musique opéra sur moi un effet bien autrement puissant. C'était comme l'accomplissement long-temps attendu de mes plus doux rêves, comme la réalisation de mes pressentimens les plus secrets. Dans la scène de dona Anna, je me sentis soulevé par une voluptueuse atmosphère qui me balançait légèrement ; mes yeux se fermaient malgré moi, et j'éprouvais comme la sensation

d'un baiser sur mes lèvres, mais ce baiser avait toute la ténuité et la durée du son le plus harmonieux. — Le final : « *Gia la mensa è preparata!* » s'exécuta avec la gaîté la plus désordonnée. Don Juan était assis et coquetait entre les deux jeunes filles, faisant sauter les bouchons les uns après les autres, et donnant libre issue aux esprits impétueux qui frémissaient de leur joug. C'était dans une chambre peu profonde, terminée par une haute fenêtre gothique, à travers laquelle on apercevait la nuit. Déjà, tandis qu'Elvire rappelait à l'infidèle tous ses sermens, on voyait les éclairs traverser le ciel, et on entendait l'approche sourde de l'orage. Enfin on frappa violemment. Elvire! les jeunes filles s'enfuirent, et, au milieu des accords effroyables des esprits infernaux, s'avança le colosse de pierre, auprès duquel don Juan semblait un

pygmée. Le sol tremblait sous les pas tonnans du géant. — Don Juan prononce à travers la tempête, le tonnerre et les affreux hurlemens des démons, son terrible *no!* et l'heure de l'anéantissement est arrivée. La statue disparaît, une épaisse vapeur remplit la salle, elle se dissipe et laisse voir des figures effroyables; don Juan se démène au milieu des tourmens de l'enfer, et on ne l'aperçoit plus que de temps en temps parmi les démons. Une explosion effrayante a lieu tout à coup. — Don Juan, les démons ont disparu, on ignore comment. Léporello est étendu sans mouvement dans un coin de la salle. — Que de bien fait l'apparition des autres personnages qui cherchent inutilement don Juan! Il semble qu'on vienne d'échapper à la puissance des divinités infernales. Dona Anna parut alors; qu'elle était changée! une pâ-

leur mortelle couvrait son visage, son œil était éteint, sa voix tremblante et inégale ; mais dans le petit duo avec le doux fiancé qui veut faire la noce aussitôt que le ciel l'a affranchi du dangereux métier de vengeur, elle ne fut que plus ravissante.

Le chœur avait consommé l'œuvre par une franche exécution, et je courus, dans la disposition la plus exaltée où je me fusse jamais trouvé, me renfermer dans ma chambre. On ne tarda pas à m'appeler pour souper à table d'hôte, et je m'y rendis machinalement.

La société était nombreuse, et la représentation de don Juan fut le sujet de la conversation. On vanta généralement les Italiens et le prestige de leur jeu : mais de petites observations sarcastiques, jetées çà et là, me prouvèrent qu'aucun des assistans ne soupçonnait même l'intention profonde de l'opéra

des opéras. — Don Ottavio avait beaucoup plu. Dona Anna s'était montrée trop passionnée. On devait, disait quelqu'un, se modérer sur la scène pour éviter de frapper trop vivement. Ce quelqu'un-là prit une prise de tabac, et approuva grandement son voisin qui assura que l'Italienne était au reste une très-belle femme, mais trop peu soigneuse de sa toilette; car dans sa grande scène, sa coiffure s'était dérangée et avait nui à l'air de son visage. Un autre se mit à fredonner l'air : *fin ch'han dal vino*, et une dame remarqua que don Juan était trop sombre, et qu'il ne savait pas se donner un air évaporé. — Au reste, on vanta beaucoup l'explosion de la fin.

Las de tout ce bavardage, je m'enfuis dans ma chambre.

De la loge n° 23.

Je me sentais à l'étroit, j'étouffais dans cette triste chambre d'auberge. Vers minuit, je crus entendre du bruit près de la porte tapissée. — Qui m'empêche de visiter encore une fois le lieu de cette singulière aventure? Peut-être la reverrai-je encore! Il m'est facile d'y porter cette petite table, deux bougies, ce pupitre. J'y cours. Le garçon vient m'apporter le punch que j'ai demandé; il trouve ma chambre vide, la petite porte ouverte; il me suit dans ma loge, et me lance un regard équivoque. A un signe que je lui fais, il pose le bowl sur la table et s'éloigne, tout en se retournant encore vers moi, une question sur les lèvres. J'appuie mes deux coudes sur le bord de la loge, et je contemple la salle déserte, dont l'architecture, magiquement éclairée par mes deux lumières

se projette bizarrement en reflets merveilleux. Le vent, qui pénètre à travers les portes entr'ouvertes, agite le rideau. — S'il se levait! Si dona Anna venait encore m'apparaître! — Dona Anna! m'écriai-je involontairement. Mon cri se perdit dans l'espace vide, mais il réveilla les esprits des instrumens de l'orchestre. — Il en sortit un accent faible et singulier, comme s'ils eussent murmuré ce nom chéri. Je ne pus me défendre d'une terreur secrète, mais qui n'était pas dépourvue de charme.

Maintenant, je suis plus maître de mes sensations, et je me sens en état, mon cher Théodore, de t'indiquer ce que j'ai cru saisir dans l'admirable composition de ce divin maître. — Le poète seul comprend le poète; les âmes qui ont reçu la consécration dans le temple devinent seules ce qui reste ignoré des profanes. — Si l'on considère le poème

de don Juan sans y chercher une pensée plus profonde, si l'on ne s'attache qu'à la fable qui en fait le sujet, on doit à peine comprendre que Mozart ait pensé et composé sur ce motif une semblable musique. Un bon vivant qui aime outre mesure le vin et les filles, qui invite follement à sa table la statue de pierre d'un vieil homme qu'il a tué en défendant sa propre vie! — En vérité, il n'y a pas là beaucoup de poésie, et il faut en convenir, un tel homme ne vaut guère la peine que prennent les puissances infernales de monter sur la terre pour venir se l'approprier; il ne mérite pas qu'une statue prenne une âme et descende tout exprès de son cheval de marbre dans le dessein de l'avertir de la colère du ciel; enfin, que la foudre gronde et qu'elle éclate en sa faveur. — Tu peux me croire, Théodore: la nature pourvut don Juan,

comme le plus cher de ses enfans, de tout ce qui élève l'homme au-dessus de la foule commune, condamnée à souffrir et à travailler; elle lui prodigua tous les dons qui rapprochent l'humanité de l'essence divine; elle le destina à briller, à vaincre, à dominer. Elle anima d'une organisation magnifique ce corps vigoureux et accompli; elle fit tomber dans cette poitrine une étincelle de ce feu qui réchauffe d'idées célestes; il eut une âme profonde, une intelligence vive et rapide. — Mais c'est une suite effroyable de notre origine, que l'ennemi de notre race ait conservé la puissance de consumer l'homme par l'homme lui-même, en lui donnant le désir de l'infini, la soif de ce qu'il ne peut atteindre. Ce conflit du Dieu et du démon, c'est la lutte de la vie morale et de la vie matérielle. — Les désirs qu'enfantait la puissante organisation

de don Juan l'enivrèrent, et une ardeur incessamment entretenue fit bouillonner son sang, et le porta sans cesse vers les plaisirs sensuels, avec l'espoir d'y trouver une satisfaction qu'il chercha en vain.

Il n'est rien sur la terre qui élève plus l'homme dans sa plus intime pensée que l'amour; c'est l'amour dont l'influence immense et mystérieuse éclaire notre cœur et y porte à la fois le bonheur et la confusion. Peut-on s'étonner que don Juan ait espéré d'apaiser par l'amour les désirs qui déchirent son sein, et que là le démon ait tendu son piège? C'est lui qui inspira à don Juan la pensée que par l'amour, par la jouissance des femmes, on peut déjà accomplir sur la terre les promesses célestes que nous portons écrites au fond de notre âme, désir infini qui nous apparente, dès notre premier jour, avec le ciel. Vo-

lant sans relâche de beauté en beauté, jouissant de leurs charmes jusqu'à satiété, jusqu'à l'ivresse la plus accablante; se croyant sans cesse trompé dans son choix, espérant atteindre l'idéal qu'il poursuivait, don Juan se trouva enfin écrasé par les plaisirs de la vie réelle; et méprisant surtout les hommes, il dut surtout s'irriter contre ces fantômes de volupté qu'il avait si long-temps regardés comme le bien suprême, et qui l'avaient si amèrement trompé. Chaque femme dont il abusait, n'était plus pour lui une joie des sens, mais une insulte audacieuse à la nature humaine et à son créateur. Un profond mépris pour la manière vulgaire d'envisager la vie, au-dessus de laquelle il se sentait élevé; la gaîté ironique et intarissable qu'il éprouvait à la vue du bonheur, selon les idées bourgeoises; le dédain que lui inspiraient le calme et la paix de ceux

en qui le besoin de remplir les hautes destinées de notre nature divine ne s'est pas fait sentir, le portaient à se faire un jeu cruel de ces créatures douces, humbles et plaintives, à les faire servir de but à son humeur blasée. Chaque fois qu'il enlevait une fiancée chérie, qu'il troublait le repos d'une famille unie, c'était un triomphe remporté sur la nature et sur son Dieu. L'enlèvement d'Anna, avec les circonstances qui l'accompagnent, est la plus haute victoire de ce genre à laquelle il puisse prétendre.

Dona Anna est placée en opposition à don Juan, par les hautes perfections qu'elle a également reçues. Comme à don Juan, la beauté du corps et de l'âme lui a été départie; mais elle a conservé la pureté idéale, et l'enfer ne peut la perdre que sur la terre. Dès que ce mal est accompli, la vengeance doit arriver.

Dona Anna était faite pour être l'idéal de don Juan, pour l'arracher à ce désespoir qui lui inspire des ardeurs si funestes; mais il l'a vue trop tard, et il ne peut accomplir que la pensée diabolique de la perdre. — Elle n'est pas sauvée : elle succombe ! car lorsque don Juan apparaît au début de l'action, l'attentat est consommé. Le feu de l'enfer, qui brûle en son âme, a rendu toute résistance inutile. Lui seul, lui, don Juan, pouvait exciter en elle ce voluptueux égarement qui l'a mise dans ses bras. Après sa chute, toutes les suites funestes de sa faute s'accomplissent à la fois. La mort de son père, tué par la main de don Juan, son mariage avec le froid, l'ordinaire, l'efféminé don Ottavio, qu'elle croyait aimer autrefois; l'amour même qui la dévore, qui a brûlé son sein dès le moment où elle s'est livrée : tout lui fait sentir que la

perte de don Juan peut seule lui rendre le repos, mais que ce repos sera la mort pour elle! Aussi elle excite sans cesse son fiancé glacial à la vengeance; elle poursuit elle-même le traître, et elle ne recouvre un peu de calme qu'après l'avoir vu en proie aux vengeances éternelles. Seulement elle ne veut pas céder à ce fiancé si avide de noces: *lascia, o caro, un anno encora, allo sfogo del cor mio!* Mais elle ne survivra pas à cette année! Don Ottavio ne verra jamais dans ses bras celle qui a été marquée de l'empreinte brûlante de la passion de don Juan!

Avec quelle vivacité je ressentis toutes ces impressions pendant les accords du premier récitatif et le récit de l'attaque nocturne! — La scène même de dona Anna dans le second acte : *Crudele'*, qui, considérée superficiellement, semble n'avoir trait qu'à don Ottavio,

a des accords secrets qui expriment tous les troubles de son âme; car, que penser de ces mots, jetés peut-être sans dessein par le poète :

Forse un giorno il cielo encora sentirà
Pieta di me !

Deux heures sonnent ! — Une commotion électrique me saisit. Je sens les douces vapeurs des parfums italiens qui me firent pressentir hier la présence de ma voisine ; un sentiment indéfinissable, que je ne pourrais exprimer que par le chant, s'empare de moi. Le vent s'engouffre avec plus de bruit dans la salle, les cordes du piano de l'orchestre frémissent. — Ciel ! Il me semble entendre, comme dans le lointain, portée sur les sons ailés d'un orchestre vaporeux, la voix d'Anna, qui chante : *Non mi dir bell' idol mio !* — Ouvre-toi,

royaume éloigné et inconnu, patrie des âmes! paradis plein de charmes, où une douleur céleste et indicible remplit mieux qu'une joie infinie toutes les espérances semées sur la terre! laisse-moi pénétrer dans le cercle de tes ravissantes apparitions; puissent les rêves qui tantôt m'inspirent l'effroi, et tantôt se changent en messagers de bonheur, tandis que le sommeil retient mon corps sous des liens de plomb, délivrer mon esprit et le conduire aux plaines éthérées!

---

CONVERSATION A LA TABLE D'HÔTE.

UN HOMME RAISONNABLE, frappant sur le couvercle de sa tabatière.

Il est bien fatal que nous ne puissions entendre de sitôt un opéra bien exécuté! Mais cela vient de cette maudite exagération.

UN HOMME BASANÉ.

Oui, oui! je l'ai dit assez souvent! le rôle de dona Anna lui fait toujours mal! — Hier, elle était comme possédée. On dit que pendant tout l'entr'acte, elle est restée évanouie, et après la scène du second acte, elle a eu des attaques de nerfs.

UN INSIGNIFIANT.

Oh! contez-moi donc cela?...

L'HOMME BASANÉ.

Eh! sans doute, des attaques de nerfs, et si terribles, qu'on n'a pas pu l'emporter du théâtre.

MOI.

Au nom du ciel! ces attaques sont-elles dangereuses? Reverrons-nous bientôt la signora?...

L'HOMME RAISONNABLE, prenant une prise de tabac.

Difficilement, car la signora est morte cette nuit, au coup de deux heures.

FIN DE DON JUAN.

# GLUCK.

# GLUCK.

La fin de l'été a souvent de beaux jours à Berlin. Le soleil perce joyeusement les nuages, et l'air humide, qui se balance sur les rues de la cité, s'évapore légèrement à ses rayons. On voit alors de longues files de promeneurs,

un mélange chamarré d'élégans, de bons bourgeois avec leurs femmes et leurs enfans en habits de fête, d'ecclésiastiques, de juifs, de filles de joie, de professeurs, d'officiers et de danseurs, passer sous les allées de tilleuls, et se diriger vers le jardin botanique. Bientôt toutes les tables sont assiégées chez Klaus et chez Weber; le café de chicorée fume en pyramides tournoyantes, les jeunes gens allument leurs cigares, on parle, on dispute sur la guerre ou la paix, sur la chaussure de madame Bethmann, sur le dernier traité de commerce et la dépréciation des monnaies, jusqu'à ce que toutes les discussions se perdent dans les premiers accords d'une ariette de Fanchon, avec laquelle une harpe discorde, deux violons fêlés et une clarinette asthmatique viennent tourmenter leurs auditeurs et se tourmenter eux-mêmes.

Tout proche de la balustrade, qui sépare de la rue la rotonde de Weber, sont plusieurs petites tables environnées de chaises de jardin; là, on respire un air pur, on observe les allans et les venans, et on est éloigné du bourdonnement cacophonique de ce maudit orchestre : c'est là que je viens m'asseoir, m'abandonnant aux légers écarts de mon imagination, qui m'amène sans cesse des figures amies avec lesquelles je cause à l'aventure, des arts, des sciences, et de tout ce qui fait la joie de l'homme. La masse des promeneurs passe devant moi, toujours plus épaisse, toujours plus mêlée, mais rien ne me trouble, rien ne m'enlève à mes amis fantastiques. Une aigre walse échappée des maudits instrumens me rappelle quelquefois du pays des ombres; je n'entends que la voix criarde des violons et de la clarinette qui brait;

elle monte et elle descend tour à tour le long d'éternelles octaves qui me déchirent l'oreille, et alors la douleur aiguë que je ressens m'arrache une exclamation involontaire.

— Oh! les infernales octaves! m'écriai-je un jour.

J'entendis murmurer auprès de moi : Fâcheux destin! encore un chasseur d'octaves!

Je me levai et je m'aperçus qu'un homme avait pris place à la même table que moi. Il me regardait fixement, et je ne pus à mon tour détacher mes regards des siens.

Jamais je n'avais vu une tête et une figure qui eussent fait sur moi une impression aussi subite et aussi profonde. Un nez doucement aquilin regagnait un front large et ouvert, où des saillies fort apparentes s'élevaient au-dessus de deux sourcils épais et à demi-ar-

gentés. Ils ombrageaient deux yeux étincelans, presque sauvages à force de feu, des yeux d'adolescent jetés sur un visage de cinquante ans. Un menton gracieusement arrondi contrastait avec une bouche sévèrement fermée, et un sourire involontaire, que produisait le jeu des muscles, semblait protester contre la mélancolie répandue sur ce vaste front. Quelques boucles grises pendaient seulement derrière sa tête chauve, et une large houppelande enveloppait sa haute et maigre stature. Dès que mes regards tombèrent sur cet homme, il baissa les yeux, et reprit sa tâche, que mon exclamation avait sans doute interrompue : elle consistait à secouer complaisamment, de plusieurs petits cornets dans une grande tabatière, du tabac qu'il arrosait de temps en temps de quelques gouttes de vin. La musique ayant cessé, je ne

pus me défendre de lui adresser la parole.

— Il est heureux que la musique se taise, lui dis-je, elle n'était pas supportable.

Il me jeta un regard à la dérobée, et versa son dernier cornet.

— Il vaudrait mieux qu'on ne jouât pas du tout, que de jouer aussi mal, repris-je. N'êtes-vous pas de mon avis?

— Je ne suis d'aucun avis, dit-il. Vous êtes musicien et connaisseur de profession?...

— Vous vous trompez. Je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai appris autrefois à jouer un peu du piano et de la contrebasse, comme une chose qui tient à une bonne éducation, et mon maître me disait que rien ne faisait plus mauvais effet qu'une voix de haute-contre procédant par octaves vers la basse.

Voilà mon autorité, je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

— Vraiment, répondit-il. Quittant alors son siége, il se dirigea lentement et d'un air pensif vers les musiciens, en levant à plusieurs reprises les yeux au ciel et se frappant le front avec la paume de sa main, comme quelqu'un qui voudrait éveiller en lui un souvenir. Je le vis de loin parler aux exécutans, qu'il traita avec une dignité hautaine. Il revint, et à peine eut-il repris sa place, qu'on se mit à jouer l'ouverture d'Iphigénie en Aulide.

Il écouta l'*andante* les yeux à demi-fermés, et les bras croisés sur la table. Par un léger mouvement de son pied gauche, il marquait les intonations; il releva la tête, jeta un regard derrière lui, étendit sur la table sa main gauche, dont les doigts ouverts semblaient plaquer un accord sur un piano, et

éleva la droite en l'air : c'était un maître d'orchestre qui donnait le signal d'une autre mesure. — Sa main droite retomba, et l'*allégro* commença. Une rougeur brûlante couvrit ses joues pâles, ses sourcils se rejoignirent entre les plis de son front, et une fureur divine dissipa le sourire forcé qui voltigeait autour de ses lèvres. Il se recula, ses sourcils se relevèrent, les muscles de ses joues se contractèrent de nouveau, ses yeux brillèrent, une expression de douleur couvrit ses traits; son haleine s'échappa péniblement de sa poitrine, des gouttes de sueur vinrent mouiller son front, et son doigt levé annonça le *tutti* et le morceau d'ensemble. Sa main droite ne cessa pas de battre la mesure; mais de la gauche il tira son mouchoir et s'essuya le visage. C'est ainsi qu'il anima le squelette d'ouverture que nous offraient deux vio-

lons, et qu'il lui donna de la chair et des couleurs. J'entendais les sons tendres et plaintifs de la flûte, dans ses tons ascendans, lorsque la tempête des violons et des basses a cessé, et que le tonnerre des timbales garde le silence; j'entendais les accens brefs et rapides des violoncelles, du hautbois, qui exprime la douleur, jusqu'à ce que le *tutti* revenant tout-à-coup, eût, comme un géant, écrasé toutes les plaintes et les douces lamentations, sous ses pas cadencés et retentissans.

L'ouverture était achevée : l'homme laissa retomber ses deux bras et resta les yeux fermés, comme quelqu'un dont une application extrême a épuisé les forces. La bouteille qui se trouvait devant lui était vide. Je remplis son verre avec du vin de Bourgogne que je m'étais fait apporter. Je l'invitai à boire; il but sans cérémonie, et vidant son

verre d'un trait, il s'écria : Je suis content de l'exécution! L'orchestre s'est bravement comporté!

— Et cependant, repris-je, on ne nous a donné qu'une pâle esquisse d'un chef-d'œuvre composé des couleurs les plus éclatantes.

— Si je juge bien, vous n'êtes pas de Berlin !

— En effet, je ne suis ici que momentanément. — Mais il fait froid, si nous allions dans la salle?

— L'idée est bonne. — Je ne vous connais pas, mais vous ne me connaissez pas non plus. Nous ne nous demanderons pas nos noms; des noms sont souvent une chose embarrassante. Je bois avec vous du vin de Bourgogne qui ne me coûte rien, nous sommes bien ensemble; tout est au mieux !

Il me dit ces paroles avec bonho-

mie. Nous étions entrés dans la salle; en s'asseyant, sa houpelande s'ouvrit, et je remarquai avec surprise qu'il portait sous ce vêtement une veste brodée, une culotte de velours et une petite épée d'argent. Il boutonna sa houpelande avec soin.

— Pourquoi, lui dis-je, pourquoi m'avez-vous demandé si je suis de Berlin?

— Parce que, dans ce cas, j'aurais été forcé de vous quitter.

— Cela est fort énigmatique.

— Nullement, si je vous dis que.... Eh bien! oui, je suis un compositeur.

— Je ne vous comprends pas encore.

— Alors pardonnez-moi ma question, car je vois que vous n'entendez rien ni à Berlin ni aux Berlinois.

Il se leva, et fit rapidement le tour de la chambre; puis il s'approcha de

la fenêtre, et fredonna le chœur des prêtresses d'Iphigénie en Tauride, en s'accompagnant du bruit de ses doigts sur les vitres. Je remarquai avec étonnement qu'il y introduisait de nouvelles phrases musicales, dont l'énergie m'agita. Il revint prendre sa place. J'étais singulièrement frappé des manières de ce personnage et de son talent musical. Je gardai involontairement le silence.

— N'avez-vous jamais composé? me dit-il.

— Je me suis essayé dans cet art; mais j'ai trouvé que ce que j'écrivais dans mes momens d'enthousiasme me paraissait ensuite pâle et ennuyeux. Alors j'ai renoncé à ce travail.

— Vous avez eu tort, car c'est déjà bon signe que de n'être pas content de ses essais. On apprend la musique quand on est petit garçon, parce que

papa et maman le veulent ainsi, et dès-lors on racle et on clapotte à plaisir ; mais tout doucement l'âme devient sensible à la mélodie. Peut-être le thême à demi-oublié d'un air qu'on chantait autrefois, est-il la première idée qu'on ait en propre, et cet embryon, péniblement nourri par d'autres idées également étrangères, devient un colosse ! — Ah ! comment serait-il possible d'indiquer seulement les mille manières dont on arrive à composer? C'est une large route, où la foule se presse, en s'agitant et en criant : Nous sommes élus ! nous sommes au but !—On arrive par une porte d'ivoire dans le royaume des rêveries. Il est peu d'hommes qui aient vu cette porte une seule fois; il en est moins encore qui l'aient franchie !—Là tout est merveilleux ; de folles images flottent çà et là ; il en est de sublimes ;

mais on ne les trouve qu'au-delà des portes d'ivoire. Il est encore plus difficile de sortir de cet empire. On y vogue, on y tourne, on y tourbillonne. Beaucoup de ces voyageurs oublient leur rêve dans le pays des rêves; ils deviennent eux-mêmes des ombres au milieu de tous ces brouillards. Quelques-uns s'éveillent et sentent; il s'élèvent, et gravissent ces cîmes mobiles : enfin ils arrivent à la vérité! Le moment est venu; ils touchent à ce qui est éternel, à ce qui est indicible! — Voyez ce soleil; c'est le diapason d'où les accords, semblables à des astres, vous plongent et vous enveloppent dans des flots de lumière. Des langes de feu vous environnent, et vous garrottent comme un nouveau-né, jusqu'à ce que Psyché * vous dégage et vous entraîne au séjour de l'harmonie.

* L'âme

A ces derniers mots, il se dressa sur ses pieds, et leva les yeux vers le ciel; puis il se remit à sa place, et vida son verre, que j'avais rempli. Nous étions seuls, un silence profond régnait autour de nous, et je me serais gardé de le rompre, de crainte de troubler les méditations de cet homme extraordinaire. Enfin il reprit la parole, mais avec plus de calme.

—Quand je pénétrai dans ce vaste champ, j'étais poursuivi par mille anxiétés, par mille douleurs. Il était nuit, et des masques grimaçans venaient m'effrayer et s'accroupir autour de moi; des spectres m'entraînaient jusqu'au fond des mers, et du même trait, me ramenaient dans les plaines lumineuses du ciel. Tout redevenait ténèbres, et des éclairs perçaient la nuit, et ces éclairs étaient des tons d'une pureté admirable, qui me berçaient douce-

ment. — Je me réveillai, et je vis un œil vaste et limpide; qui plongeait son regard dans une orgue; et chaque fois que son éclatant rayon visuel colorait une des touches, il en sortait des accords magnifiques, tels que je n'en avais jamais ouïs. Des flots de mélodie débordaient de toutes parts, et moi, je nageais délicieusement dans ce frais torrent, qui menaçait de m'engloutir. L'œil se dirigea vers moi, et me soutint à la surface des ondes écumantes. Les ténèbres revinrent. Alors deux géants, couverts d'armures brillantes, m'apparurent : c'étaient la *basse fondamentale* et la *quinte*. Ils m'entraînèrent de nouveau dans l'abîme; mais l'œil me souriait : Je sais, dit-il, que ton cœur est animé de désirs; la douce *tierce* va venir pour toi se placer entre ces deux colosses; tu entendras sa voix légère, et tu me reverras avec le cortége de mes mélodies.

Il se tut.

— Et vous revîtes cet œil divin? — Oui, je le revis. Je me retrouvai dans le pays des songes. J'étais dans un vallon ravissant; et les fleurs y chantaient ensemble. Un tournesol gardait seul le silence, et inclinait tristement vers la terre son calice fermé. Un attrait irrésistible m'entraînait vers lui. — Il releva sa tête. — Le calice se rouvrit, et, du milieu de ses feuilles, je vis apparaître l'*œil* dont les regards étaient tournés vers moi. Alors s'échappèrent de mon front des sons harmonieux qui se répandaient au milieu des fleurs et semblaient les raviver; elles les aspiraient en frémissant, comme une pluie bienfaisante qui vient après une longue sécheresse. Des vapeurs odorantes s'élevèrent du milieu des fleurs, et me plongèrent dans l'ivresse; les

feuilles du calice s'élevèrent au-dessus de ma tête, et je perdis mes sens.

A ces derniers mots, il se leva et s'échappa d'un pas rapide. J'attendis vainement son retour : je résolus de regagner seul la ville.

J'approchais déjà de la porte de Brandenbourg, lorsque, dans l'ombre, je vis marcher devant moi une longue figure que je reconnus pour mon original. Je lui adressai la parole :

— Pourquoi m'avez-vous si brusquement quitté ?

— Il commençait à faire trop chaud, et l'Euphon commençait à résonner.

— Je ne vous comprends pas.

— Tant mieux.

— Tant pis, car je voudrais bien vous comprendre.

— N'entendez-vous rien ?

— Rien.

— C'est passé. — Marchons. Je n'aime

pas beaucoup la compagnie; mais vous ne composez pas, et vous n'êtes pas de Berlin.

— Je ne puis deviner la cause de votre rancune pour les Berlinois. Dans cette ville, où on estime tant la musique et où on la cultive si généralement, un homme tel que vous devrait se trouver très-heureux.

— Vous êtes dans l'erreur. Pour mon tourment, je suis condamné à errer, comme un ange déchu, dans une contrée déserte.

— Une contrée déserte, ici, à Berlin ?

— Oui, c'est un désert que ce lieu, car aucun esprit ne s'approche de moi. Je suis seul.

— Mais les artistes !.... les compositeurs !

— Loin de moi ces gens-là ! Ils griffonnent, raffinent, arrangent tout, jus-

qu'à ce que tout soit mignon et compassé; ils mettent tout en branle pour trouver une misérable pensée, et au bout de tous ces bavardages sur l'art et le génie des arts, ils ne peuvent arriver à produire; ou bien, s'ils se sentent assez de cœur pour mettre une ou deux idées en lumière, la froideur glaciale de leur œuvre témoigne leur éloignement du soleil. — C'est un travail de Lapon.

— Votre jugement me semble trop rigoureux. Les belles représentations du théâtre doivent au moins vous satisfaire.

— J'avais pris sur moi d'aller encore une fois au théâtre, pour entendre l'opéra de mon jeune ami. — Comment se nomme-t-il donc? — Ah! le monde entier est dans cet opéra! les esprits de l'enfer se montrent tout au milieu de la foule brillante des gens du

monde; tout y a une voix et un accent tout-puissant. — Diable!.. je parle de Don Juan. Mais je ne pus assister jusqu'à la fin de l'ouverture, qui fut tripotée prestissimo, sans tact et sans âme. Et je m'étais préparé à l'entendre par le jeûne et par la prière!

— Si je dois convenir qu'ici les chefs-d'œuvre de Mozart sont trop souvent négligés d'une manière coupable, du moins ceux de Gluck sont-ils représentés avec une pompe digne de leur mérite.

— Vous pensez? — J'ai voulu une fois entendre Iphigénie en Tauride. — En entrant au théâtre, je m'aperçois qu'on joue l'ouverture d'Iphigénie en Aulide. Hem! me dis-je, c'est une erreur. On donne cette Iphigénie-là. Mais je tombe de mon haut, en entendant arriver l'andante par lequel commence Iphigénie en Tauride, et puis l'ouragan.

Tout l'effet, toute l'exposition calculée du drame se trouve perdue. Une mer calme. — Une tempête. — Les Grecs jetés sur le rivage; tout l'opéra est là! Quoi ? le compositeur a-t-il écrit son ouverture sur un tambour, pour qu'on la souffle comme on veut et où on veut, comme un morceau de trompettes?

— Je conviens de la faute. Cependant on fait tout pour relever les ouvrages de Gluck!

— Oh! oui, dit-il d'un ton bref, et en souriant amèrement. Tout-à-coup il repartit, et rien ne put l'arrêter. En un instant, il eut disparu. Durant plusieurs jours, je le cherchai vainement dans le jardin botanique.

---

Quelques mois s'étaient écoulés. Je m'étais attardé, par une froide soirée

pluvieuse, dans un quartier éloigné, et je regagnais en toute hâte ma demeure, située dans la rue Frédéric. Mon chemin me conduisait devant le théâtre; la musique bruyante des timbales et des trompettes que j'entendis en passant, me fit souvenir qu'on donnait l'Armide de Gluck, et j'étais sur le point d'entrer, lorsqu'un singulier monologue qui vint à moi au-dessous de la fenêtre d'où l'on distinguait presque tous les tons de l'orchestre, fixa mon attention.

— Voici que vient le roi. — Ils jouent la marche. — Roulez, roulez, timbales! — Bien! vigoureusement! Oui, oui, il faut recommencer ce trait onze fois; autrement la marche ne serait plus une marche. — Ah! ah! Maëstoso. — Graduez cela lentement, mes enfans. — Voyez, voilà un violon qui traîne la semelle! — Allons, reprenez pour la douzième fois, et

frappez toujours à la dominante! — Maintenant, il fait son compliment.— Armide le remercie gracieusement. — Encore une fois. — Là, il manque encore deux soldats! Maintenant, entrons vigoureusement dans le récitatif. — Quel mauvais génie m'a attaché ici?

— L'enchantement est rompu, lui dis-je. Venez.

Je pris par le bras mon original du jardin botanique, car ce n'était nul autre, et je l'entraînai avec moi. Il parut surpris et me suivit en silence. Mais nous nous trouvions déjà dans la rue Frédéric, lorsqu'il s'arrêta tout à coup.

—Je vous connais, dit-il. Vous étiez au jardin botanique. — Nous parlâmes beaucoup. Je bus du vin qui m'échauffa. — Ensuite l'Euphon résonna durant deux jours. J'ai beaucoup souffert, mais c'est passé.

— Je me réjouis que le hasard m'ait

ramené auprès de vous. Faisons plus ample connaissance. Je ne demeure pas loin d'ici, si.....

— Je ne puis aller chez personne.

— Eh bien, vous ne m'échapperez pas ; je vous suivrai.

— Alors, vous aurez quelques centaines de pas à courir avec moi. Ne vouliez-vous pas aller au théâtre ?

— Je voulais entendre Armide, mais maintenant.....

— Vous entendrez Armide ! venez.

Nous remontâmes silencieusement la Frédéric-Strasse ; il prit vivement une petite rue latérale, et à peine pus-je le suivre, tant il courut rapidement, jusqu'à ce qu'il fût enfin arrivé devant une maison de chétive apparence. Il frappait depuis long-temps, lorsque la porte s'ouvrit enfin. En tâtonnant dans l'ombre, nous atteignîmes à un escalier et parvînmes jusque dans une

chambre de l'étage supérieur; mon guide la referma avec soin. J'entendis ouvrir encore une porte; bientôt il reparut avec une lumière à la main, qui me permit de distinguer ce lieu, dont le singulier arrangement ne me surprit pas peu. Des chaises antiques, richement garnies, une horloge dans une grande boîte dorée, et un large miroir entouré d'arabesques de formes massives, donnaient à l'ensemble de l'ameublement l'aspect affligeant d'une splendeur ternie. Au milieu de la chambre se trouvait un petit piano sur lequel on voyait une grande écritoire de porcelaine, et non loin de là quelques feuilles de papier réglé. Un second regard jeté sur ce petit établissement de compositeur, me convainquit qu'on n'en avait pas fait usage depuis longtemps, car le papier avait entièrement jauni, et une épaisse toile d'araignée

s'étendait sur toute la surface de l'écritoire. L'homme s'approcha d'une armoire placée dans l'angle de la chambre, et tira un rideau qui la masquait. Je vis alors une suite de grands livres bien reliés, avec des inscriptions en lettres d'or, telles que : *Orfeo*, *Armida*, *Alceste*, *Iphigenia ;* bref, je vis réunis à la fois tous les chefs-d'œuvre de Gluck.

— Vous possédez toute l'œuvre de Gluck ? m'écriai-je. Il ne répondit rien, mais un sourire convulsif contracta sa bouche ; et le jeu des muscles de ses joues tombantes, mis tout à coup en mouvement, changea son visage en un masque chargé de plis. Les regards fixés sur moi, il saisit un des livres, — c'était *Armide ;* et s'avança d'un pas solennel vers le piano. Je l'ouvris vitement, et j'en déployai le pupitre ; il sembla voir cette attention avec

plaisir. Il ouvrit le livre, et quel fut mon étonnement! je vis du papier réglé, et pas une note ne s'y trouvait écrite.

Il me dit : Je vais jouer l'ouverture; tournez les feuillets, et à temps! — Je le promis, et il joua magnifiquement et en maître, à grands accords fortement plaqués, et presque conformément à la partition, le majestueux *Tempo di Marcia*, par lequel commence l'ouverture : mais l'allégro ne fut que parsemé des principales pensées de Gluck. Il y introduisit tant de phrases originales, que mon étonnement s'accrut de plus en plus. Ses modulations étaient surtout frappantes, et il savait rattacher à tant de variations brillantes le motif principal, qu'il semblait sans cesse rajeunir et paraître sous une forme nouvelle. Son visage était incandescent; tantôt ses sour-

cils se rejoignaient, et une fureur longtemps contenue semblait sur le point d'éclater; tantôt ses yeux, remplis de larmes, exprimaient une douleur profonde. Quelquefois, tandis que ses deux mains travaillaient d'ingénieuses variations, il chantait le thême avec une agréable voix de ténor; puis, il savait imiter d'une façon toute particulière, avec sa voix, le bruit sourd du roulement des timbales. Je tournais assidument les feuillets en suivant ses regards. L'ouverture s'acheva, et il tomba dans son fauteuil, épuisé et les yeux fermés. Bientôt il se releva, et tournant avec vivacité plusieurs pages blanches de son livre, il dit d'une voix étouffée : Tout ceci, monsieur, je l'ai écrit en revenant du pays des rêves. Mais j'ai découvert à des profanes ce qui est sacré, et une main de glace s'est glissée dans ce cœur brûlant. Il ne s'est pas

brisé; seulement j'ai été condamné à errer parmi les profanes, comme un esprit banni, sans forme, pour que personne ne me connaisse, jusqu'à ce que l'*œil* m'élève jusqu'à lui, sur son regard. — Ah! chantons maintenant les scènes d'Armide.

Et il se mit à chanter la dernière scène d'*Armide* avec une expression qui pénétra jusqu'au fond de mon âme. Mais il s'éloigna sensiblement de la version originale : sa musique était la scène de Gluck, dans un plus haut degré de puissance. Tout ce que la haine, l'amour, le désespoir, la rage, peuvent produire d'expressions fortes et animées, il le rendit dans toutes ses gradations. Sa voix semblait celle d'un jeune homme, et des cordes les plus basses elle s'élevait aux notes les plus éclatantes. Toutes mes fibres vibraient sous ses accords; j'étais hors de moi.

Lorsqu'il eut terminé la scène, je me jetai dans ses bras, et je m'écriai d'une voix émue : Quel est donc votre pouvoir? Qui êtes-vous?

Il se leva et me toisa d'un regard sévère et pénétrant, et au moment où je me disposais à répéter ma question, il avait disparu avec la lumière, me laissant dans l'obscurité la plus complète. J'étais seul déjà depuis un quart d'heure, je désespérais de le revoir, et je cherchais, en m'orientant sur la position du piano, à gagner la porte, lorsqu'il reparut tout-à-coup avec la lumière : il portait un riche habit à la française, chargé de broderies, une belle veste de satin, et une épée pendait à son côté.

Je restai stupéfait; il s'avança solennellement vers moi, me prit doucement la main, et me dit en souriant d'un air singulier : JE SUIS LE CHEVALIER GLUCK!

# AGAFIA.

# AGAFIA.

Quand on faisait mention du dernier siège de Dresden, mon jeune ami Anselme devenait toujours plus pâle que d'ordinaire. Il joignait les mains sur ses genoux, regardait fixement devant lui, perdu dans ses pensées, et murmu-

rait des paroles inintelligibles. — Popowicz voulait me tuer.... mais Agafia me couvrit de ses mains bienfaisantes; elle m'entoura de ses voiles mouillés, comme la naïade du fleuve... — Pauvre Agafia! — A ces mots, Anselme avait coutume de faire plusieurs bonds sur sa chaise et de s'agiter avec douleur. Il était complètement inutile de demander à Anselme ce qu'il avait voulu dire, car il se bornait à répondre : Si je racontais ce qui m'est arrivé avec Popowicz et Agafia, on me prendrait pour un fou !

Par une brumeuse soirée d'octobre, Anselme, que je croyais fort éloigné, entra dans ma chambre où se trouvaient plusieurs de nos amis. Il semblait animé d'une surabondance de vie ; il était plus amical, plus tendre que de coutume, mélancolique même, et son humeur toujours si fantasque, se pliait, comme do-

minée par la pensée qui s'était emparée de son âme. — Il faisait entièrement sombre, un de nous voulut aller chercher des lumières; Anselme lui saisit les deux bras et l'arrêta en lui disant : Veux-tu faire une fois quelque chose qui me plaise? n'apporte donc pas de lumière, et laisse-nous causer à la lueur incertaine de la lampe qui brûle au fond du cabinet voisin. Tu peux faire tout ce qui te plaît. Bois du thé, fume, étends-toi avec mollesse; mais ne choque pas ta tasse contre la table, n'aspire pas avec bruit les bouffées de ta pipe, et que le parquet ne retentisse pas du fracas de tes bottes. Ces interruptions ne m'offenseraient pas seulement, mais elles me rappelleraient du cercle des souvenirs où je me délecte aujourd'hui.

A ces mots il se jeta sur un sopha.

Après une pause passablement lon-

gue, il se mit à dire : Demain matin, à huit heures, il y aura juste deux ans que le général Mouton, comte de Lobau, sortit de Dresden avec douze mille hommes et vingt-quatre pièces de canon pour se frayer passage à travers les monts de Misnie.

— J'avoue, s'écria en riant notre ami, j'avoue, mon cher Anselme, que je m'attendais au moins à quelque apparition céleste, en te voyant ainsi tout disposer pour te faire entendre. Que m'importent ton comte Lobau et sa sortie ? Et depuis quand les événemens militaires se gravent-ils si bien dans ta mémoire, que tu te rappelles aussi mathématiquement les soldats et les canons ?

— Ce temps, si riche en évènemens, dit Anselme, est-il donc déjà devenu si étranger pour toi, que tu ne saches plus comment nous nous trouvâmes

tous atteints d'un vertige militaire? Le *noli turbare* ne préservait pas plus nos veilles studieuses qu'il ne préserva celles du savant Archimède, et d'ailleurs nous ne voulions pas être préservés; car dans tous les cœurs battait un désir de guerre, et chaque main saisissait des armes inaccoutumées, non plus pour se défendre, mais pour attaquer et venger par la mort l'offense de la patrie. Cette puissance qui planait alors sur nous m'apparaît aujourd'hui, et vient m'arracher aux doux travaux des sciences, pour me replonger dans le tumulte des batailles.

Nous ne pûmes nous empêcher de sourire de l'humeur guerrière du pacifique Anselme; mais il ne s'en aperçut pas, grâce à l'obscurité, et après avoir de nouveau gardé le silence durant quelques momens, il reprit : Vous m'avez souvent dit qu'une influence

secrète, qui règne en moi, me fait voir sans cesse des choses fabuleuses auxquelles personne ne veut ajouter foi, et qui semblent produites par mon imagination, bien qu'elles se représentent extérieurement à mes yeux comme un symbole du merveilleux qui s'offre à nous, sous toutes les formes, dans la vie. Telle est la nature de ce qui m'arriva, il y a deux ans, à Dresden, pendant le siége.

La journée entière se passa dans un sombre silence, gros de pressentimens : devant les portes, tout fut tranquille ; pas un coup ne fut tiré. Tard dans la soirée, vers dix heures environ, je me glissai dans un café, sur le vieux marché, où, dans une petite chambre retirée, quelques amis, unis par l'espoir et l'amour de la patrie, s'assemblaient, cachés aux yeux de nos dominateurs. C'est là qu'on foulait aux pieds les bul-

letins mensongers; c'est là qu'on se parlait avec véracité, et qu'on se réjouissait des batailles de la Katzbach, d'Ulm et de celle de Leipzig, qui prépara notre délivrance. En passant devant le palais de Bruhl, où demeurait le maréchal Gouvion Saint-Cyr, j'avais été frappé de la vive clarté répandue dans les salons, ainsi que du mouvement qui avait lieu dans le vestibule. Je fis part de cette observation à mes amis, et nous commencions à nous livrer à mille conjectures, lorsqu'un nouveau venu arriva hors d'haleine. — « On tient un grand conseil de guerre chez le maréchal, nous dit-il. Le général Mouton va tenter un passage avec douze mille hommes et vingt-quatre pièces de canon. La sortie aura lieu demain, au point du jour. » — On discuta long-temps, et l'on convint que cette attaque pouvait devenir fatale aux

Français, vu la vigilance des assiégeans, et qu'elle amènerait peut-être la fin de nos angoisses. Nous nous séparâmes.

— Comment, me dis-je, en gagnant vers minuit ma demeure, comment se fait-il que notre ami ait pu connaître si promptement la décision du conseil de guerre? — Mais bientôt j'entendis un bruit sourd qui retentissait sur le pavé dans le silence de la nuit. Des pièces de canon et des caissons de poudre, dont les roues étaient soigneusement entourées de foin, passèrent devant moi, se dirigeant lentement vers le pont de l'Elbe. — La nouvelle était cependant vraie, me dis-je. Je suivis le convoi, et j'arrivai jusqu'au milieu du pont, où une arche qu'on avait fait sauter, avait été remplacée par des madriers de bois. De chaque côté s'élevaient de hautes palissades. Je m'appuyai contre le parapet du pont, pour

n'être pas remarqué. Tout-à-coup il me sembla qu'une des palissades s'agitait çà et là, se baissant vers moi, et qu'il en sortait des paroles confuses. L'épaisseur des ténèbres de cette nuit orageuse ne me laissait rien distinguer; mais lorsque l'artillerie eut passé et qu'un silence profond remplaça le lugubre roulement des canons, lorsqu'un léger murmure se fit entendre auprès de moi, et qu'un des lourds madriers se souleva sous mes pas, un froid glacial se répandit dans mes veines, et dans l'horreur que j'éprouvais, je demeurai immobile et comme cloué à la place que j'occupais. Un vent froid s'éleva, et chassant les masses noires qui se déployaient au-dessus des montagnes, laissa briller quelques pâles rayons de la lune à travers les déchirures des nuages. J'aperçus alors, non loin de moi, la figure d'un vieillard de

haute taille, la tête couverte de longs cheveux blancs, qui rejoignaient une barbe grise. Il portait un manteau court et étroit, et son bras nu soutenait un long bâton blanc, qu'il étendait au-dessus du fleuve. Il me sembla que c'était lui qui murmurait et qui se plaignait ainsi. Au même moment, des armes brillèrent à l'extrémité du pont, et des pas mesurés se firent entendre. Un bataillon français traversa le pont dans le plus profond silence. Le vieillard commença alors une chanson plaintive, et tendit son bonnet comme pour quêter une aumône. — Voilà saint Pierre qui veut pêcher, dit un grenadier. Un des soldats, qui marchait dans le rang suivant, s'arrêta en disant : — Eh bien! moi, pécheur, je l'aiderai à pêcher! et il jeta une pièce de monnaie dans le bonnet du vieillard, qui le remercia par une sorte de

hurlement. Plusieurs officiers et plusieurs soldats lui jetèrent en silence leur aumône, et chaque fois il les salua par ce hurlement singulier. Enfin, un officier, que je reconnus pour le comte Lobau, accourut si près du vieux mendiant que je craignis de le voir fouler aux pieds du coursier écumant du général. Le comte Lobau se tourna vivement vers un adjudant, et lui demanda d'une voix brusque, en raffermissant sur sa tête son chapeau vacillant : Qui est cet homme? Les cavaliers qui le suivaient s'arrêtèrent subitement, et un vieux sapeur barbu qui marchait hors des rangs, sa hache sur l'épaule, répondit d'un air insouciant : — C'est un pauvre maniaque bien connu ici; on l'appelle saint Pierre le pêcheur.

Le convoi continua de défiler, non pas joyeusement et au milieu des saillies grivoises que faisaient entendre les

soldats français dans leurs marches, mais dans un sombre découragement. Dès que le dernier bruit des pas s'éteignit, dès que le dernier éclat des armes se fut effacé dans l'ombre, le vieillard se tourna lentement, et leva son bâton avec dignité, comme s'il eût voulu commander aux flots agités du fleuve, qui murmuraient d'une voix toujours plus puissante. Je crus de nouveau entendre parler près de moi.

— Michaël Popowicz! Michaël Popowicz... ne vois-tu pas le fanal? criait-on d'en bas en langue russe.

Le vieillard murmura quelques paroles, il semblait prier; tout à coup il s'écria à haute voix : Agafia! et au même moment, son visage fut éclairé d'une clarté soudaine qui s'élevait au-delà de l'Elbe. De hautes colonnes de flammes montaient en tourbillons vers la cime des monts de Misnie, et leur

éclat se reflétait en longues lignes flamboyantes dans les eaux agitées du fleuve. Bientôt le bruit de l'eau qui frappe l'eau se fit entendre sous l'arche ; il devint de plus en plus distinct, et une figure incertaine saillit et grimpa avec peine le long d'un pilier, puis elle s'élança avec une agilité merveilleuse par-dessus le parapet. — Agafia! s'écria encore une fois le vieillard! — Jeune fille! au nom du ciel! Dorothée, quoi!... m'écriai-je à mon tour; mais au même moment, je me sentis étreint et entraîné avec force.

— Pour l'amour de Jésus, garde le silence, cher Anselme, ou tu es mort! murmura la petite, qui se tenait devant moi, tremblante et grelottant de froid. Ses longs cheveux noirs d'où l'onde ruisselait, pendaient sur son cou, et ses vêtemens mouillés étaient étroitement plaqués autour de sa taille svelte et légère. Elle se laissa tomber, acca-

blée de fatigue, et dit à voix basse : Ah! il fait si froid là-bas..... ne dis rien, Anselme, sinon il nous faudrait mourir!

La clarté des feux frappait son visage, et je n'en pouvais douter, c'était bien Dorothée, la jolie villageoise qui, après avoir vu périr son père, avait abandonné son hameau dévasté, pour venir se réfugier chez mon hôte.—Le malheur l'a frappée de stupidité, me disait souvent celui-ci; c'est dommage, car ce serait une bonne créature. En effet elle ne disait jamais que des choses confuses, et un sourire insignifiant était sans cesse placé sur ses lèvres. Chaque matin, elle m'apportait du café dans ma chambre, et j'avais souvent remarqué que sa taille, que son teint, que la douceur de sa peau, ne pouvaient appartenir à une paysanne. — Eh! mon cher monsieur Anselme, me disait mon hôte, Dorothée n'est pas

non plus une paysanne, c'est la fille d'un fermier et une fille de Saxe encore!— En voyant à mes pieds la petite, inondée, tremblante et presque inanimée, je me hâtai de me dépouiller de mon manteau et de l'en couvrir.

— Réchauffe-toi, ma chère Dorothée, lui dis-je à voix basse ; tu expirerais de froid! — Mais que faisais-tu dans ce fleuve glacé?

— Silence! répondit la petite, en écartant le collet du manteau qui était tombé sur son visage, et en ramenant avec son petit doigt, sur ses tempes, ses cheveux noirs que l'eau faisait dresser.

— Silence! Viens sur ce banc de pierre. Mon père parle avec saint André et ne nous entend pas.

Je l'entraînai vers le banc, saisi par cette scène merveilleuse, frappé de ravissement et de terreur. J'attirai vers moi la jeune fille ; elle s'assit sans façon

sur mes genoux, et passa ses bras autour de mon cou; je sentais l'eau froide et pénétrante dégoutter de sa chevelure sur mon sein et sur mon visage, mais en même temps, je sentais tout mon sang bouillonner d'ardeur et de désir.

— Anselme, murmurait la petite, tu es bon et plein de douceur. Quand tu chantes, ta voix va à mon âme, et tes regards sont bien tendres! Tu ne me trahiras pas, et qui t'apporterait ton café le matin?—Écoute! Bientôt, quand vous serez tous affamés, quand personne ne voudra plus te nourrir, je viendrai toute seule, la nuit, auprès de toi, pour que tout le monde l'ignore, et je te cuirai dans ton âtre de belles piroges, bien blanches et bien tendres. — J'ai de la fine fleur de farine cachée dans ma chambre.—Et nous mangerons des gâteaux de noces, de beaux gâteaux dorés!

La jeune fille se mit à rire; puis elle pleura amèrement : Ah! comme à Moscou! dit-elle.—O! mon Alexis, mon Alexis!... Nage doucement; viens à moi sur les flots, ta fiancée fidèle t'y attend.... Que nous serons heureux, balancés ensemble !.... Tu me réchaufferas par tes baisers....

Elle abaissa sa petite tête, et ses gémissemens diminuèrent graduellement; elle respira à plus longs traits et sembla se bercer dans ses soupirs. Je regardai le vieillard ; il comptait avec son bâton les feux qui apparaissaient sur les montagnes, et qui se multipliaient sans cesse davantage.

— Neuf, dix... encore... Allons, courage... Hâtez-vous, mes amis, ils approchent.... n'entendez-vous pas leurs chevaux ?... Ah ! ce sont eux.

Pendant que le vieillard parlait ainsi, les montagnes s'éclairaient de plus en

plus, et les fanaux qu'on y avait allumés formaient un horizon de lumière.

— Au secours, saint André! au secours! murmura la petite dans son assoupissement: puis elle se releva convulsivement, et me serrant fortement avec son bras gauche, elle me dit à l'oreille : Anselme, j'aime mieux te tuer! — et je vis un couteau briller dans sa main droite.

— Malheureuse! m'écriai-je en reculant avec effroi.

— Non, je ne puis, dit-elle; mais maintenant tu es perdu.

— Agafia! lui cria le vieillard, avec qui parles-tu? Veux-tu donc nous faire fusiller? Avant que j'eusse tourné la tête, il se trouva près de moi, et levant à deux mains son bâton, il le laissa tomber si vigoureusement, qu'il m'eût infailliblement brisé le crâne, si Agafia ne se fût jetée sur lui, et ne l'eût tiré en

arrière. Le bâton vola en éclats sur le pavé, et le vieillard tomba sur ses genoux.

—Allons! allons! cria-t-on de toutes parts en français. Je n'eus que le temps de me jeter de côté, pour n'être pas broyé sous les roues des canons et des caissons qui arrivaient au grand trot des chevaux. C'était le corps d'armée du général Lobau qui avait été forcé de se replier. Les Français avaient trouvé tous les passages des montagnes gardés par les Russes. On disait dans Dresden que les Russes avaient été informés de la marche du comte Lobau, au moyen de fanaux placés de distance en distance par les soins des espions qu'ils avaient dans la ville.

Le lendemain, Dorothée ne m'apporta pas mon café. Mon hôte, pâle de terreur, vint me trouver, et m'annonça qu'il avait vu la jeune fille et le vieux

mendiant sortir de la maison du maréchal Gouvion Saint-Cyr, escortés par une garde nombreuse. On les avait conduits au-delà du pont de l'Elbe....

Anselme se tut et retomba dans ses rêveries profondes. Il résista à toutes nos instances, et refusa toujours de nous en apprendre davantage.

On sait comment finit le siége de Dresden. Le comte Lobau partagea le sort du maréchal Saint-Cyr. Il fut envoyé prisonnier en Hongrie, d'où il ne revint qu'en 1814.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE I

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

# TABLE

DU

CINQUIÈME VOLUME.


| | Page. |
|---|---|
| L'Homme au Sable. | 3 |
| La Cour d'Artus. | 105 |
| Don Juan. | 153 |
| Gluck. | 185 |
| Agafia. | 219 |


FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00548510 8